



8^{ème} numéro

Edito :

Finies les vacances, bonjour la rentrée ! Enfin bon, galère ou pas, on tente tous de rentrer le plus vite possible chez nous pour retrouver nos jeux préférés, nos films ou nos occupations quelconques ! Et bien vous pourrez en plus de tout cela retrouver aussi votre journal en direct de Fadrax, pour une cinquantaine de pages de récits en tout genre, décousus ou bien conçus, mais dans tout les cas toujours aussi loin dans le style littéraire "fantastique et imaginaire" qui constitue notre violon d'ingre...

Houlà, va falloir que je prenne les vacances que j'ai négligé, moi, parce que je fais dans le compliqué en ce moment...

Allez, bonne lecture !

...Skatlan...

L'opinion partagée ou non :

Les mondes de l'imaginaire : essor, renouveau ou chute en disgrâce ?

Avec ce nouveau millénaire bizarrement entamé (je fais référence à la conjoncture sociale, à la situation mondiale ou à la chute de la "télévision" en tant qu'instrument de culture), on pourrait légitimement faire le point sur la situation des mondes fantastiques qui rythment nos loisirs en tout genre.

Alors voyons voir :

- Jeux vidéos : bon, pas grand chose en fait n'émerge de la pléthore de "counter-like" et de jeux de stratégies historiques...
- Films : Avec le "seigneur des anneaux" (qu'on aime ou qu'on aime pas), le style fantastique est revenu à la mode, pour notre plus grand plaisir (bien que cela tarde un peu à envahir les grands écrans quand même). Perso, entre les chroniques de Riddick, les Aliens vs Predator, les Resident Evil et les X-men, je m'estime heureux.
- Bds : beaucoup de "vieux d'la vieille" commencent à s'épuiser, mais dans la foule de ... de bouses (n'ayons pas peur des mots) qui envahissent les rayons bédé-tesques de leur mélange improbable d'absence de talent et de caricature de mangas, pointent quelles bonnes cuvées comme les Lanfeust et autre Sillage...
- Romans : la SF revient à la mode, et les styles "horreur" ou "pur fantastique" continuent de voir apparaître des noms qu'on a parfois du mal à oublier. Un bon point donc.
- Divers : le marché des wargames/jeux de figurines se porte on ne peut plus bien, vu que les français sont en train de se tailler une part de lion dans le commerce mondial (Voir Rackham, ou les ptits français du "Retour des Dieux"). Les jeux de sociétés continuent leur petit marché et les séries télévisés fantastiques sont déjà légions...

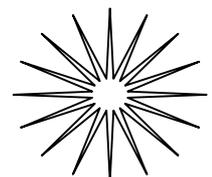
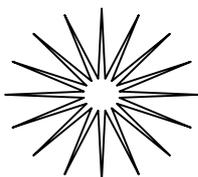
Donc je crois qu'on pourrait résumer que "oui, les domaines de l'imaginaire se portent très bien en ce début de millénaire." A suivre donc, pour notre plus grand plaisir !

Note de passage : j'avoue apprécier la recrudescence de français dans tous ces domaines, qui prouvent que c'est aussi à nous de montrer qu'on aime rêver et de faire partager nos passions à d'autres en prenant le taureau par les cornes et en passant du spectateur au créateur !

Par Skatlan.

+ SOMMAIRE +

<u>Page 1 :</u>	Edito/opinion partagée ou non : un petit debriefing sur ce début de millénaire...
<u>Page 2 :</u>	Euh, non, je vois vraiment pas... rends-moi ma chaussette toi !
<u>Page 3-9 :</u>	"Le cristal mystérieux", par Lydie Métayer. Massatta arrivera-t-il à ses fins ?
<u>Page 10-15 :</u>	"Le grand Nash", par Skatlan. Parfois, un rien et l'univers entier bascule dans l'irréel...
<u>Page 16-20 :</u>	"Desperado...", par Skatlan. Une rencontre improbable mais tellement amusante !
<u>Page 21-25 :</u>	"Le cahier, épisode 4 : Nouvelle maison", par Staifany. La saga de Natascha continue...
<u>Page 26-29 :</u>	"Haaker", par Skatlan. Un futur apocalyptique, vous êtes sûr ?
<u>Page 30-32 :</u>	"Vol de nuit", par Skatlan. Pour trois graines d'éternité, un petit voyage en aéroplane...
<u>Page 33-40 :</u>	"The wonderful saga of H&M, épisode 5 : Pile-poil", par Billedefoudre. Dois-je vraiment donner une amorce ?
<u>Page 41-47 :</u>	"Nathaniel", par Staifany. Un destin rattrape un homme, un homme rattrape son destin...
<u>Page 48 :</u>	Philosophie de hamsters, tablette de Tzun et phrases hors de propos, plus les adresses utiles (ou pas)...
<u>Page 49 :</u>	L'image du mois. Pérennité : Rackham . Guerrier étrange, lames empoisonnées, qui osera me défier ?



Le cristal mystérieux

La pluie cessa à quatre heures du matin et un vent d'ouest balaya les rues vides. Il ne lui restait que quelques mètres à parcourir pour rejoindre les autres. Nathaniel remonta le col de son imperméable. Ses cheveux de jais trempés frisottaient sur son front soucieux. Il se retourna et observa autour de lui. Rien. Pourtant, le jeune homme sentait une présence inquiétante tout près. Il accéléra le pas. Un rayon de lune éclairait d'une lumière lugubre la façade d'un vieil hôtel désaffecté et délabré. A son approche, un passage rougeâtre s'ouvrit pour le laisser entrer. Nathaniel sourit. Chani avait entouré le bâtiment d'un bouclier magique. Quels que soient ses poursuivants, ils ne pourraient le suivre à l'intérieur.

- Nathaniel, enfin ! Je m'inquiétais. Je sens de mauvaises vibrations.

Le jeune homme s'approcha d'une petite jeune femme à la longue chevelure rouge.

- Je suis arrivé le premier.

Il tendit un paquet enveloppé dans une épaisse couche de plastique qu'il tenait serré contre son cœur.

- Je n'ose y croire. Après toutes ces longues années de recherche, nous l'avons enfin trouvé.

Chani n'osait prendre l'objet que tenait Nathaniel dans ses mains. Elle le regardait comme s'il s'agissait du saint Graal.

- Pourquoi hésites-tu ? Tu as le droit de le prendre.

La voix mélodieuse provenait d'un coin sombre de la pièce qui n'avait pour seul éclairage que la lumière de quelques bougies et de l'astre lunaire. Un homme mince vêtu de noir, comme Nathaniel, s'approcha. Sa peau d'un noir profond le rendait presque invisible dans la pièce obscure. Le visage pâle de Chani reflétait une profonde tristesse. Nathaniel ôta son manteau mouillé.

- Je ne suis plus très sûre, Massata.

- L'humanité se fourvoie depuis des siècles. C'est notre devoir de lui ouvrir les yeux même si ça ne plaît pas à tout le monde.

- Massata a raison. Beaucoup d'hommes bons sont morts pour amener ce grand jour.

Le croassement lugubre d'un corbeau interrompit leur conversation. Massata et Nathaniel s'approchèrent prudemment d'une fenêtre. Chani ferma les yeux.

- Mes oiseaux ont repéré des formes menaçantes autour du bâtiment. Il y a plusieurs petits groupes différents.

- Il fallait s'en douter. Beaucoup de personnes sont intéressées par notre découverte et elles n'hésiteront pas à employer les grands moyens.

- Vous croyez que ces gens connaissent nos capacités particulières ? S'inquiéta la jeune fille.

Ses deux compagnons la regardèrent d'un air amusé. Ses pouvoirs magiques la rendaient très puissante, elle l'oubliait souvent. Elle était unique sur cette terre,

comme eux.

- Tes volatiles peuvent-ils être plus précis ?

Chani lança un regard faussement offusqué à Massata. Elle n'aimait pas que l'on manque de respect à ses oiseaux. Mais elle savait aussi que le guerrier d'ébène la taquinait comme souvent.

- Attends... Oh non ! Ils ont un lance roquette ! Ils sont fous.

Nathaniel fronça les sourcils.

- Ce sont certainement les tueurs du Vatican. Ils sont là pour terminer leur sale besogne.

- Tu parles, la découverte des manuscrits de la mer Morte leur a fichu la trouille. A l'époque, et c'est toujours vrai aujourd'hui, l'Eglise craignait que le dogme catholique ait à souffrir d'être éclairé par l'histoire. Elle a sciemment détruit des trésors.

- Oui, sauf celui là.

Massata acquiesça en mettant le précieux paquet encore non ouvert dans son sac à dos. Le sol et les murs tremblèrent violemment. Chani vacilla. Nathaniel se précipita vers elle et Massata vers la fenêtre.

- Ils ont tiré mais le bouclier magique de Chani a absorbé le choc. Il n'y a eu aucun bruit, elle a du utiliser une bulle de silence. Comment va-t-elle ?

- Elle a dépensé beaucoup d'énergie. Je ne crois pas qu'elle pourra maintenir notre protection longtemps.

Nathaniel aida la jeune sorcière tremblante à s'asseoir.

- Il faut qu'on sorte, ou cet endroit va devenir notre tombeau. Massata, tu as une idée ?

- La pleine lune fait de nous des cibles faciles. Chani ?

- Oui.

- As-tu assez de force pour masquer sa lumière ?

- Je crois oui. Mais dehors, ils sont vraiment nombreux.

- Je sais. Ecoutez, dès qu'il fera plus sombre dehors, je créerai plusieurs illusions pour déstabiliser l'ennemi. Nathaniel avec ton armure tu protégeras Chani. Elle est trop faible pour se défendre toute seule.

Le guerrier sourit et ses dents d'une blancheur éclatante illuminèrent sa face ténébreuse. Deux longues lames rétractables jaillirent de ses manches. Nathaniel se concentra et une seconde peau bleu nuit, d'un métal inconnu mais plus résistant que n'importe quoi sur cette planète le recouvrit de la tête aux pieds. Un bouclier apparut à son bras gauche et une épée à sa main droite.

- Surtout reste bien près de moi, conseilla le jeune homme à la jeune femme.

- Tu es prête ? Allez, à toi ma douce, je te suis.

Chani et Massata lancèrent leurs attaques. De gros nuages noirs dissimulèrent la clarté lunaire. Des ombres à formes humaines sortirent précipitamment de chaque côté du bâtiment. Certains groupes se laissèrent abuser et se lancèrent à la poursuite de ces mirages.

- Mes corbeaux ont repéré des hommes avec des lunettes thermiques

Massata prit une profonde inspiration.

- La technologie contre la magie. La science contre le surnaturel. Allons-y.

Aussi silencieux qu'une panthère noire, le guerrier africain sortit le premier. Un groupe d'hommes se précipita vers lui. Malgré leur entraînement et leurs armes modernes, ils ne purent rien contre la rapidité, la précision et la technique de combat de Massata.

- CIA, chuchota-t-il, logique.

Il se retourna au son d'un crépitement métallique. Les balles d'un fusil mitrailleur ricochaient sur l'armure et le bouclier de Nathaniel. La bulle de silence de Chani allait bientôt disparaître. Ils n'avaient plus de temps à perdre. Les jeunes gens se frayèrent un passage dans une rivière de sang. La sorcière aux corbeaux les mena bientôt hors de la ville, guidée par ses oiseaux. Leurs pas avaient ralenti. Nathaniel portait Chani dans ses bras, ses forces l'avaient abandonné.

A cinq heures du matin, ils atteignirent une falaise.

- Reposons-nous, la dernière heure a été longue, proposa Nathaniel.

- Le jour va bientôt se lever. Profitons-en pour reprendre des forces.

Massata fouilla dans son sac et en sortit une longue pipe en bois. Dans le sien, Nathaniel trouva une canette de bière.

- J'aurai préféré un café crème mais il faut se contenter de ce qu'on a.

- En tout cas, c'est meilleur que ma potion.

Chani avala le contenu d'une fiole. Le liquide doux-amer glissa le long de sa gorge en lui arrachant une grimace. Les corbeaux, installés sur des arbres dans un rayon de huit cents mètres, montaient la garde. La jeune femme admirait les étoiles. L'air embaumait le tabac brun.

- On a combien de répit ?

Massata réalisait des cercles de fumée.

- J'ignore les moyens qu'ils ont pour nous trouver.

- Ouvrons le paquet.

Nathaniel commença à retirer la protection de plastique. Un coffret apparut.

- Ce n'est pas trop ce que je m'attendais à trouver. J'espérais plutôt des parchemins enfermés dans des étuis de cuirs.

- Ouvrons-le, ils sont peut-être à l'intérieur.

Les jeunes gens retinrent leur souffle. Ils avaient attendu ce moment toute leur vie. Ils avaient été formés pour ce moment.

- Waouh ! C'est le plus beau cristal que j'aie jamais vu, et je m'y connais, s'extasia Chani.

- Pas de parchemin mais un grimoire.

- Vous êtes sûrs que ça vient de la mer Morte ? Interrogea Nathaniel, un peu déçu.

- Pourquoi pas. Un coffret de cette taille aurait pu y être dissimulé avec les jarres.

Chani semblait fascinée par le cristal, d'une couleur et d'une taille inhabituelles. Elle avança sa main pour la retirer aussitôt.

- Eh ! Qu'est-ce que t'as fait ! S'exclamèrent en même temps les deux hommes.

- Rien. Je n'en ai jamais vu un comme celui-là. Il dégage de la chaleur. Il palpite et modifie ses pulsations.

- C'est impossible.

- Il y a peut-être une explication dans le grimoire.

Massata attrapa le livre et feuilleta quelques pages avant de le tendre à Chani.

- Je ne sais pas déchiffrer le langage utilisé, et toi ?

La jeune femme s'installa plus confortablement contre un arbre. Elle remonta ses genoux en frissonnant. Sa longue robe de velours pourpre ne la protégeait pas beaucoup de la fraîcheur matinale. Chani se plongea dans le décryptage du grimoire.

- Eh Massata, tu crois que le conseil des sages a vu l'avenir ?

- Je crois sincèrement en leur pouvoir de divination. Le conseil possède des connaissances extraordinaires que le reste des hommes ignore. Il doit avoir une certaine idée de l'avenir et c'est pourquoi il entraîne des jeunes comme nous.

- Nos capacités hors normes ne sont que le résultat d'un long apprentissage et de beaucoup de travail.

- Ouais, la magie et la sorcellerie existent depuis la nuit des temps. Mon peuple y croit toujours, il ne faut pas sous estimer la magie africaine.

Chani se releva pour étirer chaque muscle de son corps.

- Il faut ramener le coffret au plus vite au conseil. La puissance qu'il contient est trop dangereuse.

- Tu sais ce que c'est ?

- Le cristal a une vie propre et selon la personne qui l'utilise sa réaction peut être merveilleuse ou infernale. Je pense que les sages qui forment le conseil possèdent seuls le savoir, l'expérience et la sagesse pour s'en servir ou non. Entre des mains plus ambitieuses et ignorantes, ce serait une catastrophe.

Nathaniel jeta un oeil en bas de la falaise.

- Rejoignons la plage. Le bateau ne devrait pas tarder à arriver.

D'un geste, Chani envoya ses corbeaux en éclaireur. Le coffret serré contre son coeur, elle emboîta le pas à ses compagnons. Massata fredonnait d'une voix suave un chant guerrier. Chani frissonna. Ce n'était pas bon signe. Le groupe atteindrait bientôt la petite crique où ils seraient à découvert. La jeune femme s'écroula soudain dans un cri.

- Mes corbeaux ! Ils tirent sur mes corbeaux !

- Vite, il faut faire demi-tour !

- Trop tard !

Le chemin était coupé par des hommes armés en tenue de camouflage. Un hélicoptère les survola les obligeant à se baisser. D'autres descendaient la falaise en rappel. Des vêtements différents pour des groupes différents, le secret intéressait beaucoup de monde. Une pensée et l'armure bleu nuit attaquaient la faction la plus proche. Une illusion et une dizaine de Massata taillaient dans la chair ennemie. Chani, chagrinée par la mort de plus de la moitié de ses oiseaux, s'était retranchée dans une bulle de protection. Les balles ricochaient sur le bouclier magique. Les mains crispées sur le coffret, elle vivait un cauchemar. Comme une scène au ralenti, la jeune femme voyait avec effroi tous ces hommes se précipiter vers eux. Elle aperçut la lame bleutée de l'épée de Nathaniel se couvrir de sang comme les couteaux de Massata. Elle ne pouvait rester plus

longtemps bien à l'abri à l'intérieur de sa bulle. Ses amis avaient besoin de son aide mais le coffret ne devait pas tomber entre de mauvaises mains. Un cri. Une balle venait de traverser le bras de Massata. Le guerrier d'ébène rugit tel un fauve blessé et se lança plus sauvagement dans la bataille. Des larmes glissèrent le long des joues de la jeune sorcière. Son rêve le plus cher était le bien-être de l'humanité. Ces hommes, qui, pour un peu de pouvoir, provoquaient ce genre de massacre, en faisaient partie et cela la troublait. La violence la répugnait mais on n'échappe pas à son destin. Elle se retourna, le bras tendu. Sa protection tomba. De ses doigts fins jaillirent des lames de rasoirs. Les corbeaux survivants se regroupèrent pour défendre leur maîtresse. Leurs becs et leurs griffes acérés déchiquetaient les visages ennemis. Le coffret contre sa poitrine, Chani devait se battre avec une seule main ce qui la rendait vulnérable. Sur l'horizon dansant de la mer, le ciel commençait à s'embraser. Le soleil se lèverait dans quelques minutes.

- Grenade !

L'explosion projeta violemment la jeune femme sur le sol. Le coffret lui échappa des mains.

- Oh non !

La sorcière se redressa aussitôt pour récupérer l'objet sacré. Trop tard. Un homme en treillis l'avait récupéré et courait vers la plage. Un autre en costume noir l'intercepta et le lui arracha. Puis ce fut la mêlée générale. Les commanditaires arrivaient, prévenus que la bataille s'achevait. Le président des Etats Unis en personne était là, plus loin l'émissaire de l'Eglise, le chef de la CIA, deux riches industriels, un gourou d'une secte, tous se disputaient pour la possession du grand secret qui les rendrait maître du monde. Le coffret, dans l'affrontement, se brisa et le cristal roula et se nicha dans le sable de la crique. Le président fut le plus rapide et attrapa la pierre.

- Non !

Chani essayait de se libérer de la poigne d'un soldat qui la tenait fermement.

- Il ne faut pas le toucher car c'est sa non maîtrise qui nous amènera tous à notre perte.

Personne ne l'écoutait. L'émissaire du Pape arracha des mains du président le cristal qui se mit à pulser. L'homme regardait la pierre comme hypnotisé. Toutes les personnes pouvaient ressentir l'immense puissance de l'objet. Soudain, l'émissaire poussa un cri horrifié. Le sol trembla, la mer s'agita. Son corps commençait à se dessécher sous le regard terrifié des autres. Le cristal aspira sa vie pour ne laisser qu'un corps qui tomba en poussière sur le sol. Les personnages se figèrent. Paralysés par la peur, aucun n'osait ramasser le cristal sur le sol. Même Chani restait figée. Une fissure traversa la plage et engloutit l'hélicoptère posé là. La mer en furie fracassa le bateau venu chercher les trois jeunes gens contre les rochers. Nathaniel avait quitté son armure. Il s'approcha de Chani en soutenant Massata. Un vent violent se déchaîna en multiples tourbillons. Sous l'emprise de la peur, l'ennemi s'éparpilla. Certains s'enfuirent, d'autres tombèrent à genoux pour prier, d'autres encore restèrent immobiles comme des statues de sel. Nathaniel secoua Chani par l'épaule.

- Chani ! Chani !

La jeune femme apeurée n'arrivait plus à réfléchir. Son ami insista.

- Chani ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

- Elle doit prendre le cristal.

Chani tourna son regard affolé vers Massata.

- Non ! C'est trop dangereux, vous ne vous rendez pas compte !

Le ciel devint pourpre. Un grondement lointain approchait.

- Je crois que pour l'instant, on n'a pas grand chose à perdre. J'ai l'impression que la fin du monde a déjà commencé.

Des gouttes de pluie glacées vinrent s'écraser sur le visage tendu de Massata qui poursuivit.

- Tu as lu le grimoire. Tu sais ce qu'il faut faire, non ?

- Il faut que le cristal te juge digne de lui.

- Où est le problème ? Tu es la personne la plus généreuse que je connaisse.

Chani offrit un sourire misérable à Nathaniel.

- Je ne suis pas sûre de posséder une âme aussi bonne que tu le dis. A part les nourrissons, je ne crois pas qu'il existe beaucoup d'êtres purs sur cette terre.

- Tu ne peux pas savoir...

- Ne la force pas Massata. Après tout ce n'est pas à elle de prendre cette responsabilité.

- Et de mourir consumée par le cristal.

La tempête prenait forme. Chani s'avança et s'agenouilla devant la pierre dont le cœur, devenu rouge, palpitait de plus en plus vite.

- Que dois-je faire ? Murmura-t-elle au vent.

Le Destin se manifeste souvent d'une manière inattendue. On ne sait jamais avant le moment venu quel est notre rôle dans le monde, grand ou petit.

Les sages du conseil répétaient fréquemment ces phrases.

- Alors voilà. C'est l'heure. Un peu de courage ma fille.

Chani prit une profonde inspiration, saisit le cristal dans ses mains et ferma les yeux.

La pluie tombait de plus en plus fort comme si le ciel amarante voulait nettoyer le monde de ses péchés. Massata et Nathaniel entouraient leur amie, espérant que leur présence à ses côtés pourrait l'aider. Assise dans la boue, Chani grelottait de froid et de peur. Un homme de la CIA arma son fusil et visa la tête de la jeune femme. Avant qu'il puisse tirer, un éclair le foudroya sur place. Si quelqu'un d'autre avait eu la même idée, il renonça aussitôt en jetant un oeil inquiet aux cieux.

- Elle n'a pas l'air bien.

- En tout cas, elle n'est pas encore tombée en poussière.

- Très drôle, Massata, vraiment très drôle. Il faut l'aider.

- Je suis d'accord, mais comment ?

Chani fut soudain secouée de convulsions. Son corps se redressa sur ses genoux, les bras devant elle, le cristal au creux de ses paumes. Une onde lumineuse jaillit de sa poitrine et se propagea sur toute la planète. Le silence s'imposa aux hommes. Plus rien ne bougeait. Le temps même s'arrêta. Une

seconde, une éternité, la vie, la mort, le tumulte, le calme, la lumière, l'obscurité, l'équilibre, la renaissance...

Lorsque Chani reprit conscience, elle ignorait où elle se trouvait. Les paupières closes, elle ressentait une telle sensation de plénitude que cela lui était égal. Son corps était aussi léger qu'une plume. Plus important encore, son esprit était en paix. Elle ouvrit les yeux et fut saisie d'un vertige.

- Ne t'affole pas. Tout va bien.

- Nathaniel a raison. N'aie pas peur et goûte cet instant magique.

La voix de ses amis résonna dans sa tête. La terre, turquoise magnifique, brillait en face d'elle. Chani observa ses compagnons. Comme elle et beaucoup d'autres, ils flottaient dans l'espace infini sous forme astrale.

- Que s'est-il passé ?

- Nous avons atteint le stade spirituel supérieur.

La sorcière reconnut le plus ancien du conseil des sages.

- Le cristal a focalisé toutes les énergies, quelles qu'elles soient, de la Terre. Ceux qui étaient près sont devenus comme nous, pure énergie. Libre de découvrir les mystères de l'univers.

- Et les autres ?

- Ils sont retournés à la poussière.

- Et la terre ?

- Elle est revenue à son stade originel. Tout va recommencer. Souhaitons que l'évolution sera différente de la notre.

Chani se retourna, attirée par la lumière des étoiles lointaines. Un chant mélodieux grandissait en elle. Elle n'avait aucun regret, accompagnée de Massata et de Nathaniel, elle s'élança vers un avenir nouveau.

Par Lydie METAYER.

(texte publié avec accord de l'auteur)

Le grand Nash...

C'était un jour comme un autre, pour une personne comme une autre...

Je me baladais dans mon jardin, mon grand jardin. Laissé à peu de choses près à l'abandon, jamais à le voir prospérer de manière sauvage, et pourtant si pittoresque...

Et voilà que ce jour là, qui ne devait pas être fait comme un autre, je me suis senti aspiré par cette étendue de verdure avec quelques arbres imposants qui coupaient l'horizon. Ce jour là, je suis tombé dans le grand Nash, comme on dit si bien ici !

Le sourire me vient en y repensant, ainsi qu'une certaine mélancolie...

Mais, je m'égare, revenons-en à ce jour précis, à cet instant magique, ou plutôt à ce qui en découla...

J'étais là, moi, Brisby le fougueux, à parcourir ce jardin. Puis, au moment où tout bascula, je pus constater que mon voyage forcé se produisait avec moult effets visuels. L'herbe folle envahit mon champ de vision, totalement, basculant de l'horizontal à la verticale, pour complètement obstruer ma vision. Des racines y poussèrent, ainsi qu'une multitude de choses végétales mais un peu effrayantes de vivacité. Toutes ces choses poussaient à vue d'œil, alors que je me sentais à la fois irrémédiablement aspiré vers cet écran de vert et complètement paralysé. Un docteur appellerait cela un "dérèglement de l'oreille interne". Ha ! Laissez-moi rire ! Et l'herbe verticale alors ? C'est un dérèglement de mes orteils peut-être ?

Quoi qu'il en soit, cela devenait vraiment terrifiant : je me sentais flotter dans les airs, et voyais mes cheveux claquer devant moi vers un centre de gravité en décalage total avec la réalité. Comme une soufflerie d'aérodynamique, mais en inverse : une aspiration démente vers ce vert omniprésent.

Un creux se forma dans le plan vertical, un goulot de racines et de chlorophylle, qu'on n'aurait pas pu ressentir et expliquer autrement qu'en disant qu'il se formait un portail. Un portail spatio-naturel ? Qu'est-ce que j'en sais... Même maintenant, j'ignore pourquoi on se retrouve soudain à plonger dans le grand Nash...

Peu importe...

La force qui me retenait s'arrêta tout à coup de jouer les contre-gravités, et me voilà lancé...

Le réveil fut doux... étendu dans l'humus frais de feuilles encore vertes, je vis penchés sur moi pleins de chênes vigoureux d'où filtrait une lumière de printemps. Me relevant, m'époussetant, je vis que ce n'était qu'une impression un peu stupide. Je me mis à me gratter la tête, et à analyser tranquillement la situation. Je fis quelques tours sur moi-même. Inutile, je ne reconnaissais rien. Pas de vivres, pas d'eau, pas de repères, et personne qui m'attend.

Même si une petite sueur froide me fit frissonner, je ne perdis rien de mon calme serein, quelle utilité ? Si je paniquais maintenant, ou même plus tard, ça n'avancerait pas mon problème d'un iota.

Je me mis à réfléchir à comment j'étais arrivé là, tout en écoutant les bruits qui m'entouraient et en observant la nature autour de moi. Une aventure étrange, à tout point de vue... une herbe vive qui se dresse en champ de vision et me projette en son sein ? Pfff, fou ou pas, je ne voyais pas la logique ou le message dans tout cela. Ce n'est pas grave, positivons.

Alors, quoi ?... J'attendis un peu qu'une idée ou quelque chose d'autre, fasse son apparition dans mon cortex cérébral raisonné.

Ca y est. Pas de bruits parasites.. Aucun bruit de fond.

Oh bien sûr on entend les oiseaux qui gazouillent, l'eau qui clapote, et les arbres pousser, comme dirait l'autre, mais c'est tout. J'ignore ce qu'il manque au tableau, mais il manque un bruit de fond, c'est sûr. Le bruit de la civilisation, voilà ce qu'il manque, j'aurais dû m'en rendre compte avant.

Le sol sembla froufrouter sous moi, puis plus rien.

Ah, si, un bruit dans le fond, sur ma droite. Tiens, un autre, sur ma gauche, très lointain...

Je tendis l'oreille : des cris. Je tendis plus l'oreille : des cris d'hommes. Pas des cris de secours ou de joie, des cris d'organisation précipitée. Ca se rapprocha, jusqu'à devenir audible, à une centaine de mètres probablement. Je décidai de me taire, le temps de savoir de quoi il retournait (ce n'était pas vraiment le moment de tomber sur une bande de mauvais gars en mal d'occupations utiles).

Ca criait beaucoup, des voix de tous âges et de tous types, hommes ou femmes d'ailleurs, mais pas enfants :

- ... Par ici, vite !
- Plus vite...
- ... en colère ce coup là !
- .. tais toi et dépêche...
- ... se faire attraper ! ... trop bête...
- ... J'ai mal ! ...
- ... Cours !...
- Saloperie !
- ...
- Encore ...
- ... Tais-toi !

Pareil des deux côtés, une grosse cavalcade pour... pour s'enfuir ? Pour fuir quoi, d'ailleurs ?

Je le sus rapidement : au-delà des frondaisons, un drôle de nuage passait obscurcir la forêt. Au plutôt non, passait illuminer les bois. J'écarquillai un peu les yeux : de la neige... De la neige tombait au cœur de la forêt, de nulle part, comme si elle tombait directement entre les branches des plus grands arbres qui constituaient de leurs cimes le toit de la forêt. Et cette neige, blanche et pure, avançait en un demi-cercle parfaitement localisé, créant un contraste entre ciel

de printemps au parterre d'humus vert et sol d'hiver blanc malgré la chaleur des rayons solaires.

Les groupes passèrent à côté de moi, à une vingtaine de mètres tout de même, en m'ignorant. J'entendis le vent se lever, et je crus distinguer, plus loin entre les ronces et les taillis, l'humus qui était soulevé par une bourrasque énorme, comme si une bête invisible courait à notre rencontre en raclant le sol. Une bête sacrément imposante...

Je n'eus que le temps de prendre peur avant de courir à toutes jambes dans la même direction que les autres personnes qui m'avaient dépassé. Je me mis en tête de les rejoindre, pour mieux comprendre ce qu'il se passait. Certains d'entre eux étaient effrayés, d'autres arboraient un sourire malicieux, mais la plupart n'en menaient pas large. L'un d'eux se tourna vers moi, une jeune femme d'une vingtaine d'années, au visage magnifique malgré quelques cicatrices et balafres malvenues :

- Tu es nouveau, toi, pas vrai ?

- Exact, décidai-je d'avouer, plutôt que jouer à celui qui sait sans rien comprendre de ce qui se passait.

- Je connais tout "humpf" tout le monde ici...

- Ici ?

Nous discussions à moitié tandis que nous courrions à vive allure vers je ne sais quelle destination. Quelqu'un loin devant nous cria "par ici !" et le groupe obliqua vers la droite, vers la voix. La jeune femme reprit :

- Ne t'inquiète pas et suis-nous. Moi aussi je suis apparue un jour dans ce monde, comme ça, sans aucune raison apparente.

- Ah ?

Que pouvais-je répondre d'autre ?

- Nous ne courrons pas très longtemps, rassure-toi, alors donne tout ce que tu as !

J'approuvai d'un signe de tête.

- Ah oui, au fait, bienvenue dans le grand Nash !

- Le grand Nash ?

- C'est le vrai nom de la nature qui nous environne... enfin de l'esprit unique qui anime toutes les âmes de la forêt. Une sorte ... d'intelligence collective si tu préfères..

- ...

Je ne répondis rien, car je n'avais pas envie de soulever d'autres questions pour l'instant, et encore moins envie d'avoir d'autres réponses dans ce goût là.

Et la dame avait raison, nous n'eûmes pas à courir longtemps... Le paysage changea un peu : les sapins et les conifères firent place aux chênes...

Tout le monde arrêta de courir, mais ils continuèrent néanmoins à marcher. Personne ne lui adressa vraiment la parole, mais l'ambiance n'était pas froide non plus.

La femme vint le revoir et le prit par les épaules. Tout en reprenant son souffle, elle lui expliqua :

- Bon alors voilà, la nature, dans son ensemble, c'est Nash, ok ?

- Ok.

- Bien. Nash n'est ni gentil, ni vraiment mauvais, juste... juste Nash, quoi. Parfois le grand Nash s'emporte, s'irrite, et cela donne des choses comme tu as pu voir.

- Soit.

- Je sais que ça peut être dur à croire, mais je ne m'en fais pas pour ça. Au bout de quelques semaines, tu t'y habitueras comme si cela avait toujours été évident.

- Passons, dis-je d'un air entendu.

- D'accord. Alors voilà, tu t'es vu transporté ici, dans un portail de feuilles et de verdure verticale, comme une aspiration incroyable, pas vrai ?

- Oui.

Je ne pris pas un air étonné, ça aurait été hypocrite. Elle avait raison, alors j'approuvais.

- On appelle cela tomber dans le grand Nash, tu apprendras vite à connaître cette expression, dit-elle en souriant. Le grand Nash amène ici des gens de tous horizons, et de toutes époques, voire même de dimensions différentes. Prend Gérard par exemple (elle désigna un homme noir d'un certain âge) : chez lui, Goebbels a gagné la guerre.

- Hitler tu veux dire.

- Chez moi c'était Goebbels le grand patron.

- Oh.

- Tu vois ce que je veux dire ? Et encore, nous sommes tous trois de la même époque, en gros, alors que d'autres viennent de monde très éloigné dans le futur ou dans le passé. Arrivés ici un par un, plus ou moins dans cette région, les humains ont fini par se réunir autour des premiers "immigrés" de l'époque pré-médiévale, parce qu'ils étaient les seuls à tout connaître de la façon de construire sa vie dans une forêt.

- C'est si dur que ça ?

- Pas forcément, mais quand il s'agit de trouver de l'eau potable, ou de se nourrir sur toute la longueur, chasse, équarrissage, préparation, cuisson, etc... Les gens de cette époque là en connaissent largement plus que nous.

- J'imagine oui.

Je pensai alors à cette femme et à Gérard, en train de courir après un sanglier dix fois plus rapides qu'eux avec un bout de bois taillé en pointe... et encore, taillé avec quoi ?

- Alors voilà, continua-t-elle. Depuis le temps, on a construit quelques villages et appris à partager connaissances, langues, et destins incompréhensibles. On a l'habitude de récupérer des nouveaux, tu vas vite apprendre comment notre société fonctionne.

- Vous m'avez l'air très soudés.

- Nécessité fait loi... le grand Nash n'est pas vraiment du genre à nous accorder des trêves très...

Elle fut coupée alors que les arbres s'ébrouaient, faisant tomber des centaines d'aiguilles de sapin inoffensives.

- Oh-oh, dit-elle.

- Quoi ?

- Le Nash a plus de mal à... contrôler.. à faire agir, les lieux remplis de conifères. Les vieux résineux ont toujours eu plus de mal à se "mettre en vie". Mais ce n'est pas un sanctuaire non plus, juste une brève période de repos. Il va de nouveau falloir courir, le village est encore à un petit mile.

Je comptais dans ma tête combien cela faisait.. ah oui, je me souviens : un kilomètre cinq. C'est vrai que maintenant que j'y réfléchissais, elle semblait avoir un drôle d'accent, un accent méconnaissable. Une petite voix d'intelligence me susurra que l'emploi d'un langage fabriqué et commun devait sans aucun doute faciliter les rapports entre gens. De l'espéranto ?

Ils étaient tous vêtus de manière étrange, mais avec une dominante pour le cuir, d'origine animale sans doute. Presque tous portaient des machettes et des lames aux formes parfois étranges. Des armes mal façonnées, des armes forgées pour être efficaces et pratiques, pas pour être esthétiques.

Tout à coup, je me demandai comment leur village pouvait être un lieu sûr, me doutant malgré moi de la conception de ce monde. Je posai la question à ma compagne alors que nous accélérions la marche :

- Le village est une clairière que nous avons agrandie par le feu. On a tout brûlé, et on a versé une gangue de métal sous le sol pour pas que le grand Nash soit tenté de nous "attaquer" par en dessous.

- Pourquoi dis tu "attaquer" comme cela ?

- Parce que le Nash n'est pas maléfique. Il s'en prend très souvent à nous, mais de manière absente, comme si ce n'était pas le but, de nous détruire. Des fois, alors que nous sommes perdus d'avance, les attaques cessent spontanément, pour reprendre d'une autre manière plus tard. Comme si cela faisait partie d'un jeu aux règles inconnues. On est devenu très croyants avec tout cela...

- Croyants ?

- Oui, le culte de la chance... (Elle rit) Autant une blague qu'une religion sérieuse. Quand on est perdu en forêt et que tout ce qui nous entoure se rebelle, le genre humain a tendance à croiser les doigts aussi fort qu'il peut, surtout s'il sait que cela peut cesser d'un instant à l'autre grâce à un hasard mystérieux.

- Oui, je vois le principe, répondis-je en riant.

- On y est presq...

Un vol d'oiseaux se mit à nous couper la route. Le vol nous passa littéralement sous le nez, alors que certains membres de notre groupe se mettaient à tailler dans la masse avec leurs machettes. Cela cessa vite, les quelques dizaines d'oiseaux bleus aux becs sombres étant passés, et ne cherchant pas à revenir. Comme si on leur avait fait peur ou qu'ils ne nous avaient pas vus...

- Je crois que je commence à comprendre de quoi tu parles, dis-je en reprenant mon calme, les yeux encore nerveux sous le stress.

- Allez, debout, on y est.

La lumière devint plus brillante en rentrant dans la clairière, et je vis le village...

- Bienvenue à Navéal ! Me dit ma préceptrice.

Elle avait oublié de me dire que le village s'étendait autant vers le haut que sur le sol... En regardant droit devant soi, on pouvait voir le bout du village, mais les vingt mètres de haut des bâtisses sommaires, de bois grossièrement taillé, rehaussaient le village aux formes chaotiques d'une impression de grandeur. Ici, la nature avait reculé pour laisser place à la civilisation...encore une fois...

Tout n'était qu'un enchevêtrement assez espacé de lianes, de troncs évidés, de mesures probablement confortables et de rambardes de sécurité, le tout fixé à la cheville de bois si efficace ! C'était beau, mais mon dieu quel désordre visuel ! Les gens affichaient un air tranquille et volontaire de ceux qui recommencent leur vie après avoir tout perdu. L'air était doux et le vent charriait des odeurs de cuisine agréable...

La jeune femme me susurra à l'oreille :

- Ceci est un lieu de science et d'évolution constante, les avis constructifs sont obligatoires, mais les critiques mal acceptées...
- Très bien, je m'en souviendrais.
- Je m'appelle Sivän.
- Et moi Brisby.
- Viens, on va essayer de trouver des gens de ton époque, qui seront plus à même de t'expliquer comment t'intégrer...

Alors voilà ? Le sort en était jeté ? Finie la vie d'antan, bonjour le grand Nash ? ... et bien, après tout... pourquoi pas ? Mais alors par pitié, plus de fruits de Thulsan, ça me file une de ces...

Par Skatlan.

Desperado

Que diriez-vous d'une rencontre entre le "mariachi" du film Desperado, alias Antonio Banderas, et du pistolero virtuose et mutin du roman "la Tour Sombre" de Stephen King ? Ma foi, cela risque d'être très intéressant...

Je préconise l'écoute en boucle de la chanson "desperado", theme song du film du même nom, pendant que vous lirez ce texte, on en profite beaucoup plus !

Bienvenue dans Fadrax, messieurs, dames, profitez de l'hospitalité de la frontière mexicaine et du far-west ! ...

Cela faisait plus de deux heures qu'il tentait de comprendre, mais rien. "El mariachi" nageait dans l'incompréhension la plus totale. Il avait passé la porte du Tarasco Bar, bien décidé à faire parler le barman à propos d'un certain Buccho. Mais au lieu d'un taudis de la frontière mexicaine, il s'était retrouvé dans un saloon, genre frontière sudiste et désert de sel du début du siècle...

Il avait tout de suite tenté de regarder derrière lui, mais rien ne semblait jurer avec le décor, et rien ne correspondait à la petite ville de Bocca Grande dans laquelle il était censé se trouver. A la place : une brave petite ville du far-west, à la population mexicaine selon toute vraisemblance.

Il n'avait pas attaché son catogan, et ses cheveux au vent juraient avec son costume noir lesté et sa chemise blanche.

La faune du saloon n'avait rien d'habituel : une bande de coupe-jarrets ressemblant beaucoup plus à des hommes de main de son époque qu'à des cow-boys. Etrange...

El mariachi avait décidé de s'asseoir à une table et de siroter un lait fraise en attendant de pouvoir comprendre quelque chose à tout cela. Il avait bien été tenté de sortir, mais un mal de tête lancinant s'était emparé de lui à chaque essai. Le mal empirait au fur et à mesure qu'il s'éloignait du bar. N'arrivant même pas à faire cinq mètres, il avait rebroussé chemin jusque dans le saloon.

Les regards étaient désormais braqués sur lui, et pour cause : un mariachi atteint de migraine et buvant du lait fraise en compagnie de son étui à guitare, c'était peu commun à la frontière mexicaine...

Deux heures plus tard...

Un homme, parfait représentant des hors-la-loi de la fin du siècle dernier, entra dans le saloon. Le visage caché derrière un chapeau de cow-boy délavé et un

rasage mal fini, un imperméable maculé de boue, des bottes. Deux ceinturons croisés sur les hanches portaient ses machines à plomb. Un foulard poussiéreux sur le cou, le nouveau venu s'arrêta juste devant la porte à double battant. On entendit une mouche voler... plusieurs, en fait. Tous les bandits de la salle, El mariachi compris, arrêterent net leurs activités pour fixer l'arrivant d'un œil aussi curieux que mauvais. Un couteau dans la gorge aurait été plus direct pour lui faire comprendre qu'il n'était pas le bienvenu, mais le hors-la-loi ne broncha pas. Il chiqua, crachant sur le parquet d'un air dédaigneux, et se dirigea lentement vers le bar.

Quand il y fût arrivé, il y posa les deux mains, bras tendus. Le barman ne lui demanda pas ce qu'il voulait, le regardant fixement tout en essuyant un verre.

Un vilain se leva doucement, s'approchant de l'homme appuyé au bar avec une main sur son pistolet.

- Hey, étranger ! L'interpella-t-il.

L'étranger mit tranquillement un de ses colts, d'une taille impressionnante, sur le bar, bien en vue de tous. Il reposa ensuite sa main gauche sur le bar.

El mariachi sentit l'atmosphère se tendre un peu plus encore, et s'éclipsa discrètement dans un coin de la pièce.

Le bandit qui s'était levé ne recula pas pour autant, se permettant même un petit rire, l'étranger lui tournant toujours le dos.

Avec un accent espagnol terrible, le bandit continua :

- Tu es un pistolero, n'est-ce pas ?

- ...

- Beaucoup de gens offrent une grosse récompense pour la tête de gens comme toi, tu sais ?

-

- Alors ? Tu vas défendre la "veuve et l'orphelin" dans notre ville, amigo ?

Dans l'ombre, le mariachi tiqua.

- Même si je n'ai aucun ordre dans ce sens, je suppose que mon patron apprécierait ta tête sur un plateau, poursuivi le bandit.

- Même pas en rêve, raclure, rétorqua l'étranger d'un air serein.

Le bandit offusqué proféra quelques jurons bien sentis, et des chaises crissèrent sur le parquet. Une demi-douzaine d'hommes de mains était à présent debout, les rares badauds quittant précipitamment le saloon. Restait une douzaine d'hommes, barman et bandits non compris, mais ils devaient tous faire partie de la bande, vu leurs regards patibulaires en direction du pistolero.

Le vilain gardait le menton haut, jugeant son adversaire. Ses doigts s'agitaient au dessus de la crosse de son arme : un colt à canon court, six coups.

Le temps suspendit son vol durant quelques infinies secondes, puis la situation claqua comme un ressort trop tendu. Avec une vitesse hallucinante, le pistolero fit voler le pan droit de son manteau, attrapant son deuxième colt. Le bandit commença à sortir le sien, ses acolytes moins vifs commençant seulement à comprendre que le duel avait commencé. Le pistolero lança son colt droit en

l'air, surprenant une infime fraction de seconde l'assistance. Il profita de cette fraction pour tourner sur lui même tout en sautant en direction du bar. Quand le bandit eu fini de lever son arme, le pistolero avait déjà pris de sa même main droite le colt posé sur le bar, commençant à glisser à l'envers vers l'autre côté du bar. Tendant l'autre bras, le colt droit retomba dans sa main gauche, offrant deux canons à la vue du bandit. Les acolytes avaient presque tous enclenché leur arme, ceux encore assis s'étant levés durant cet intervalle.

Les deux percuteurs des colts du pistolero aboyèrent en même temps, envoyant deux projectiles heurter de plein fouet le bandit. Celui-ci émit un râle au ralenti, enclenchant son propre colt dans la descente. La balle partit tout aussi lentement, explosant le bord du bar où l'étranger se tenait il y avait déjà deux secondes de cela. Ce dernier tombait de l'autre côté du bar, laissant dépasser dans sa chute ses deux jambes qui se repliaient déjà. Les balles volaient de partout, et vinrent cribler l'ancienne position du pistolero déjà à l'abri.

Le temps reprit sa course : le pistolero commençait à se relever, tirant deux coups supplémentaires, deux ennemis de moins. Un saut, une roulade, des crachotements de mitraillettes légères emplissant la pièce, des verres et des bouteilles volant en éclats et des morceaux de bois explosant sous la pression du plomb. Le pistolero se retrouva derrière un bon abri, mais en compagnie d'un bandit particulièrement repoussant qui lui cracha son haleine fétide au visage :

- Va en enfer !

- Passe devant, muchacho !

El mariachi sortit de l'ombre, son pistolet double canon contre la tempe du vilain. Une seule détonation, et le sang aspergea le mur d'en face. L'étranger et le mariachi mirent un genou à terre derrière l'abri qui servait de cible à tous les occupants du saloon.

- La veuve et l'orphelin, hein ? Demanda le mariachi.

Le pistolero se contenta d'un sourire, son regard bleu acier croisant celui de son homologue musicien.

Ils entrèrent en piste de concert, faisant danser leurs pistolets dans leurs mains expertes. Debout sous le déluge, ils n'offraient aucun répit aux assaillants pourtant en large supériorité numérique. Les balles volaient à travers la salle, les corps aussi d'ailleurs. Rien ne semblait pourtant pouvoir entamer l'expression impassible des visages des deux compères. Le pistolero tourna sur lui-même, quasiment en contact avec l'un des bandits, tandis qu'un acolyte mitraillait son camarade en tentant de le toucher. El mariachi avançait d'un pas décidé alors sur le bar, faisant mouche à chaque tir délivré.

Le saloon était réduit en miettes par le combat, les verres éclatant de partout dans un bruit cristallin, et les deux danseurs restaient totalement maîtres de la situation : deux acolytes traversèrent les fenêtres pour finir de se vider dans la rue, deux autres furent soufflés par un tir croisé des colts aux crosses de santal et du double canon. Un autre acolyte percuta la poutre maîtresse, déjà sérieusement

entamée par les balles, et un nuage de poussière et de gravats se mêla à la bataille. On en vint alors aux mains, chacun rechargeant ou se défendant comme il pouvait, malgré l'évidente issue de l'échauffourée. Les coups de poings succédèrent au staccato des armes à feu, quand ce n'était pas des coups de crosse ou des tirs à très courte portée. Mais, là encore, les bandits ignoraient quel plaisir pouvait prendre leurs opposants à les faire tomber un par un avec une facilité presque déconcertante. Evidemment, ils restaient des êtres humains, et quelques balles firent mouche, mais cela ne constituait rien d'insurmontable pour ces guerriers déjà bardés de cicatrices.

Bientôt les tirs furent très, très sporadiques. Le nuage commença à se disperser par la porte à double battant, et deux silhouettes en émergèrent. El mariachi prit appui sur le montant gauche de la porte, le pistolero sur le droit.

Ce fut d'abord le silence, puis le mariachi regarda le pistolero, celui-ci le regardant à son tour. Chacun était relativement à bout de souffle, toussant un peu. Ils commencèrent à sourire, puis se mirent à rire, d'un fou rire irrépressible. Ils finirent par se calmer, sereins et étrangement joyeux parmi les corps jonchant le sol du saloon... de ce qui jadis fût un saloon.

Un rôle se fit entendre à l'intérieur du bar où la poussière était presque retombée. Les deux samaritains se regardèrent, puis repartirent à l'intérieur le sourire aux lèvres. Ils trouvèrent le "survivant", avec son bras "légèrement" raccourci et ses "quelques" tâches de sangs maculant ses vêtements. Ils s'accroupirent et l'attrapèrent par le col :

- On est bien parti, non ? Demanda El mariachi au pistolero.

- Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Lui répondit-il.

Le musicien hocha la tête en signe d'assentiment et ils se retournèrent tous les deux vers le mort en sursis :

- Qui est ton patron ?

- Et où loge-t-il ?

- Pou... pourquoi vous répondrais-je ? Teuh... Teuh... Arrr

- Il a raison, dit le mariachi.

- Oui, admit le pistolero, et il braqua son colt sur la paupière gauche du bandit. Il arma le chien rapidement :

- Attendeeezzzz !!!

Le souffle du survivant se fit plus court, mais il reprenait vite des couleurs devant la peur provoquée par une mort plus imminente encore que celle qui l'attendait peut-être, au vue de ses blessures.

- Don Surian, un politicien qui a... teuh euh... qui a fait main basse sur la région. Arrr... teuh... Une villa... au nord-est de la ville, dans les montagnes... pouvez pas la rater... et eux vous raterons pas ! Hé... héhé... héhéhé... arghh

Le bandit commençait à rire, malgré les caillots de sang lui bloquant par intermittence la respiration. Il mourut rapidement d'hémorragie interne, ou peut-être de cette balle dans le foie ? Ou peut-être encore celle qui s'était logée près

de son cœur ? Qu'importe, les deux hommes se relevèrent, s'époussetant quelque peu.

El mariachi reprit son étui à guitare, et les deux compères prirent la direction de la sortie du saloon, puis celle de la ville, vers le nord-est, sous le soleil brûlant de la frontière mexicaine...

Par Skatlan.

Le cahier

Episode 4 : "Nouvelle Maison"

- Comment te sens-tu ?
- Ca va bien !
- Tu as aimé prendre l'avion ? Je suppose que ça ne t'était jamais arrivé avant.
- Non, en effet, c'était la première fois que je prenais l'avion, mais j'ai bien aimé, c'est rigolo, ça fait de drôles de sensations, surtout au décollage et à l'atterrissage !
- Oui, mais à force de le prendre, on ne s'en rend plus compte.
- Ah ?
- Oui. Enfin... Tu dois te demander où on est et où je t'emmène ?
- Oui, bien sûr !
- Nous sommes au Canada, dans la petite ville de Rock Wood. Je suppose que tu ne connais pas ?
- Non, en effet, je ne connais pas.
- Et là, je t'emmène chez moi où tu séjourneras autant que tu voudras. Officiellement, tu es ma fille et tu t'appelles Natascha Colombani, donc.
- Votre fille ? Mais vous êtes bien trop jeune !
- Je sais bien, mais aucun papier ne donne nos deux dates de naissances en même temps, donc, ça ne devrait pas poser de problème. Au pire des cas, nous avons toute une série de document qui montre que je t'ai adoptée.
- Ah bon. Très bien.
- J'espère que tu te plairas à la maison. Je te présenterais ma femme, Anaïs, française comme toi. Elle se réjouit d'avance de faire ta rencontre, j'avoue qu'elle s'ennuie un peu ici, nous n'avons pas d'enfants, il n'y a pas de travail pour elle et je subviens aisément aux besoins de notre foyer. Alors elle passe ses journées à s'occuper comme elle peut, mais au bout de deux ans, elle a fait le tour de toutes les activités de la ville, c'est assez petit ici !
- Peut-être. En tout cas, pour moi, c'est immense ! Ca me change de mes 4 murs blancs des couloirs sans fin et des salles d'exercices !
- Ah ça oui, pour changer, ça va te changer !
- Vous allez aussi me faire faire des exercices comme le Dr Frankenstein ?
- Quelques tests au début, pour bien montrer à M. Stanford de quoi tu es capable, et puis ensuite, nous te formerons, car, tu es ici pour travailler avec nous.
- Oui, bien sûr, mais je ne suis pas encore majeure, j'ai déjà le droit de travailler ?
- Non, effectivement, mais il ne te reste plus qu'un an avant ta majorité. On va se servir de cette année pour te faire prendre des cours qui te serviront dans ton

travail l'an prochain. De cette façon, tu pourras faire connaissance avec des jeunes de ton âge.

- Ouais ! Super !

- Mais attention, aucun d'eux ne possède la faculté de lire dans les pensées ou de faire bouger les objets à distance ! Il va falloir que tu apprennes à maîtriser ces capacités pour ne pas t'en servir en public, ou du moins, pour les camoufler du mieux que tu peux !

- Ah, je ne sais pas si je vais y arriver.

- Ne t'inquiète pas, certains des cours que tu vas suivre seront consacrés à ça pour que, justement, tu n'aies pas de soucis à te faire lorsque tu seras dans une école publique.

- Donc je vais suivre deux sortes de cours ?

- C'est ça, mais en deux temps. Pour commencer, tu seras à « notre » école, c'est-à-dire dans l'entreprise, et les cours que tu suivras ne seront que pour toi, tu seras la seule élève. Ça ne sera pas très marrant, mais il faut te dire que ça ne durera qu'un mois et que c'est pour mieux te préparer à ta vie « normale ».

- Un mois ? Je pense que je peux faire ça. Ça ne sera sûrement pas pire qu'à l'institut !

- Je ne pense pas, en effet.

- Je vais commencer quand ?

- Nous sommes mercredi, demain tu auras droit à une journée de repos – qui ne sera pas de trop étant donné le décalage horaire ; vendredi je t'accompagnerai au siège pour te montrer les locaux et te présenter aux différentes personnes avec qui tu vas travailler, puis samedi et dimanche, comme c'est le week-end, Anaïs et moi te feront visiter la ville si tu veux.

- Ça me paraît être un programme très intéressant ! répondit-elle enthousiaste. Mais quelle heure est-il ?

- Il est midi et demie, mais je suppose que tu n'as pas encore faim, en France il doit être aux environs de 18h30.

- Si j'ai un peu faim, on mange à 19h00 à l'institut.

- Parfait alors, Anaïs a du préparer un repas, d'ailleurs la voilà sur le pas de la porte ! Nous sommes arrivés.

Christophe gara sa voiture dans l'allée devant le garage et sorti rapidement dire bonjour à sa femme. Natascha lui emboîta le pas et salua la jeune femme.

Anaïs l'invita à rentrer pendant que Christophe prenait les bagages. Elle lui fit faire un rapide tour de la maison puis lui montra sa chambre.

Anaïs avait l'air heureuse mais assez inquiète quant à la réaction de Natascha.

- J'espère que la chambre te plait. Je l'ai aménagée moi-même en prévision de ton arrivée. Avant c'était le bureau de Christophe, mais ça n'était pas joli, les murs étaient gris et toute la pièce était encombrée ! J'ai remisé son bureau dans

une toute petite pièce du rez-de-chaussée, tu verras, et j'ai mis un peu de couleur dans cette pièce. Ca te plaît ?

- Oh oui, beaucoup ! C'est vraiment très joli ! dit Natascha en parcourant la chambre d'un regard émerveillé.

- Ouf ! Je suis contente que ça te plaise ! J'ai montré la chambre à notre voisine mais ça ne lui a pas du tout plu, elle trouvait que c'était trop coloré, alors j'ai eu peur que tu sois de son avis.

- Oh, vous savez, depuis toute petite je suis dans une chambre toute blanche avec des meubles blancs et ça commençait sérieusement à me peser ! Là, j'ai l'impression de revivre !

- Je suis absolument ravie de te l'entendre dire ! Je ne voulais pas que tu t'installés dans un lieu avec lequel tu n'es pas en harmonie.

- C'est le mot ! Je me sens en harmonie avec cette pièce, vraiment ! On dirait que vous avez su trouver exactement ce qui me correspondait !

- Pourtant, je n'avais pas beaucoup d'informations, juste une petite photo de rien du tout et ce que m'a dit Christophe sur toi.

- Et bien, c'est très réussi, et vous avez fait ça toute seule ?

- Oh tu sais, un peu de tapisserie et le tour est joué.

- Ah.

- Allez, viens, on termine le tour de la maison.

Elle l'emmena ensuite dans sa salle de bains privée, juste à côté de sa chambre, avec une baignoire et un grand miroir. Elle continua de lui montrer toutes les pièces de la maison jusqu'à revenir au rez-de-chaussée, dans la cuisine.

- Tu as faim ?

- Un petit peu, oui.

- Tiens, assieds-toi, j'ai préparé le repas. Christophe va sûrement nous rejoindre. J'espère que tu vas aimer !

Elle lui remplit alors l'assiette de riz accompagné d'une sauce qui sentait très bon. Christophe les rejoignit à ce moment-là.

Ils mangèrent avec appétit, Anaïs questionnant Christophe sur son séjour en France. Natascha mangea en silence tout en écoutant leur conversation.

Une fois le repas terminé, Anaïs l'emmena à sa chambre en lui disant de se reposer, Christophe et elle seraient en bas dans le salon en cas de nécessité.

Une fois seule, malgré toute l'excitation qui l'animait, elle s'effondra de sommeil sur le lit.

Elle se réveilla quelques heures plus tard, au beau milieu de la nuit. Elle se rendit compte qu'un édredon avait été posé sur elle pendant qu'elle dormait. Elle n'avait plus très sommeil alors elle décida de ranger ses affaires. Elle ouvrit le

sac de voyage préparé par Léa et commença à mettre ses vêtements dans le placard de la chambre. Une fois les vêtements sortis, elle se rendit compte qu'il restait quelque chose de plat dans le fond du sac. Elle le sortit et quelle ne fut pas sa surprise en voyant qu'il s'agissait de son cahier !

Je te laisse juste mon adresse pour que tu puisses me donner de tes nouvelles et m'envoyer la tienne :

Léa Gurgën, 17, allée des fleurs, 21300, Chenôve

Bonne continuation, Léa

Elle chercha alors de quoi écrire et rédigea une petite lettre pour Léa. Une fois la lettre terminée, elle se mit à parcourir des yeux la petite bibliothèque de sa chambre. Son regard s'arrêta sur un livre de poche dont le titre lui disait quelque chose. Elle prit le livre et s'installa sur son lit pour le lire. Au bout de deux heures de lecture, elle commença à avoir faim, mais n'osa pas aller dans la cuisine pour prendre à manger. Elle continua à lire, mais elle avait vraiment très faim.

~ Tu peux aller chercher à manger si tu veux.

~ Christophe ?

~ Oui, désolé d'intervenir comme ça, mais vu que j'ai du mal à dormir aussi à cause du décalage horaire, je me suis levé et j'ai vu la lumière sous ta porte, je suppose donc que tu as faim, comme moi.

~ Oui, en effet.

~ Et bien, fais comme chez toi, enfin, ne te gêne pas, va te servir.

~ Merci bien, je vais descendre alors !

~ Mais de rien. Je vais me recoucher, à demain.

~ A demain.

Natascha descendit alors jusqu'à la cuisine, non sans mal étant donné qu'elle n'avait pas repéré les interrupteurs.

Après s'être rassasiée, elle remonta dans sa chambre et s'empara de son cahier.

Surprenant. En relisant l'adresse de Léa, je me rends compte qu'elle a le même nom que le deuxième responsable de l'institut. Mais peut-être n'est-ce qu'une coïncidence...

Une autre chose qui m'étonne, c'est que Christophe puisse me « parler » sans me voir. D'après le Dr Frankenstein, j'étais la seule à pouvoir faire ça et je le faisais assez mal d'ailleurs. Alors que lui n'a eu vraisemblablement aucune difficulté à me contacter. Qui plus est, il me « parle » alors que moi, je me contentais de « lire »... Je suppose donc que pour lui, lire dans mes pensées est d'une facilité déconcertante ... c'est assez gênant de savoir ça. Finalement, je suis encore plus prisonnière ici que là-bas : je ne peux même

plus penser sans être espionnée !! Ma foi, on verra bien, je suis quand même contente de ma nouvelle chambre ! Ah, dommage, je n'ai pas d'ordinateur pour discuter avec Cronos. Tant pis. Je verrais avec Christophe demain s'il y en a ici pour que je puisse expliquer à Cronos mon absence prolongée ... définitive ? Bon, je vais me remettre à ma lecture !

Par Staifany.

Haaker.

L'homme courait, courait, courait à en perdre haleine à travers le terrain vague immense autant que boueux.

Au-dessus de sa tête, quelques étoiles dissimulées par des nuages filandreux offraient une vue monochrome du champ de bataille. Tout était bleu marine, à la limite du noir...

Lui, dans son armure des FLC, les forces libres cananéennes, bleu-nuit et crottée de boue jusqu'aux genoux. Son arme, noire, une mitrailleuse à explosion, modèle d'un certain âge déjà malgré le design high-tech, afin de ne pas révéler sa présence à l'Ennemi par des rayons lasers trop visibles. Le ciel donc, bleu profond, éclairant à peine assez pour qu'on puisse différencier le sol du ciel...

"Forces libres" se dit en ricanant Haaker, à demi-courbé pour offrir le minimum de cible à ses adversaires d'en face. Depuis que la guerre avait commencé contre un ennemi inconnu, les forces libres étaient devenues des volontaires désignés d'office, oui.

Et le voilà, lui, le soldat Haaker, courant vers les premières tranchées adverses sous la pluie intermittente et les rafales sporadiques des opposants en armures aussi noires qu'effilées. La troupe de base n'avait même pas de nom à donner à ces gens qu'ils tueraient bientôt par centaines... Peu importe d'ailleurs, ça facilitait presque la tâche, et puis les Forces Cananéennes n'étaient pas non plus des enfants de chœur embauchés pour la chorale de dimanche.

Ici, sur une planète perdue au milieu d'une lointaine galaxie, l'ordre d'attaquer de nuit, et en masse, avait été donné. Haaker fonçait, suivi par une centaine de milliers d'hommes répartis sur toute la longueur de l'immense front de ce secteur. Il ne pouvait en voir qu'une poignée d'entre eux, tant l'opération était vaste et étalée, et cela rehaussait l'impression dévorante qu'ils ne pourraient jamais vraiment venir à bout de la marée noire qui leur faisait face.

Mais l'ennemi n'avait visiblement toujours pas décelé leur attaque, et une fois les forces cananéennes au contact, l'équilibre des forces serait clairement contrebalancé. Les Cananéens avaient une particularité étrange : ils voyaient la mort sur le champ de bataille comme une fatalité. Ils restaient stoïques en voyant leurs compatriotes tomber. Cela ne semblait pas pouvoir les émouvoir. La peur restait présente, mais l'horreur d'une guerre cruelle n'avait pas prise sur eux. Et une fois le combat lancé, les Cananéens devenaient fous, ivres de sang, féroces et brutaux comme seuls peuvent l'être des démons sanguinaires. Leur violence au corps à corps n'avait d'égale que leur stoïcisme retranché.

Haaker était encore entre les deux : trop près du moment d'agir pour rester neutre, mais encore trop loin pour sentir ces petits picotements dans sa nuque, signe précurseur de l'afflux d'adrénaline qui lancerait la machine à tuer qu'il était.

"C'est parti", se murmura Haaker. L'ennemi les avait repérés, et des dizaines de rayons colorés traversaient en vrombissant le terrain vague. Haaker fut un peu aveuglé par deux rayons qui passèrent vraiment près de sa tête. Il se mit à couvert le temps que ses tireurs choisissent une autre cible et le temps que ses yeux cessent de clignoter et s'habituent au stromboscope géant qu'était devenu la plaine parsemée de cadavres et de ruines de chars et d'engins de guerre.

Il repartit au pas de course, sentant la sueur dégouliner dans son armure de camouflage impressionnante. Il avait attrapé un coup de chaud conséquent, et commençait à perdre un peu de son souffle.

Surveillant son allure pour arriver encore en forme dans la tranchée un peu plus loin, il entendit une clameur dans le fond, surpassant le bruit des lasers. Un écho lui parvint peu à peu, s'amplifiant au lieu de diminuer, mais au message encore incompréhensible. Il s'aperçut que c'était les cananéens qui criaient de proche en proche. Le message lui parvint tout à coup, clair et net comme le fil d'un couteau :

- QUADRILLAGE !!!!

Il se jeta à terre en hurlant le même mot à ceux de derrière.

A peine une seconde après, il était trop tard. Ceux qui suivaient Haaker furent pris dans la grande faucheuse canonique. Un nombre incalculable de canons photoniques aux gros rayons rose-bleu s'étaient mis en route dans le camp adverse. La moitié de ceux-ci tiraient vers la droite du champ de bataille, l'autre moitié vers la gauche, avec une précision et un ordre parfaitement synchrones. Les deux ensemble formaient une mosaïque mortelle qui quadrillait littéralement le champ de bataille à un mètre de hauteur. Tous ceux qui ne se baissaient pas à temps étaient proprement coupés en deux par les rayons massifs à la note grave. Un chant sourd emplît le terrain vague alors que les énormes accumulateurs à énergie des batteries entières de canons se vidaient rapidement. Haaker se sentait happé lentement par un borbier sur lequel il s'était jeté, mais cela n'était rien en comparaison des rayons tueurs qu'il voyait juste au-dessus de lui.

Comme des chasseurs à la recherche d'un gibier, tous les canons se mirent à tourner sur eux-mêmes de quarante cinq degrés. Ceux qui tiraient à droite tournèrent à gauche, et vice versa. Les rayons se croisèrent sur toute leur longueur, provoquant de courtes gerbes d'étincelles énergétisés là où osaient encore se trouver des soldats cananéens.

En quelques minutes de processus répétés, ce fut fini. Le chant sourd s'interrompit, laissant le râle des agonisants et l'odeur métallique du sang envahir la plaine macabre. Un bruit titanique de soupape laissant échapper une gerbe de gaz se propagea alors que les canons adverses remplissaient à nouveau leurs accumulateurs reliés à l'arrière garde logistique de leur camp.

Les cananéens n'attendirent pas plus que les ennemis reprennent leur poste de tir aux tranchées, et foncèrent comme un seul homme vers les lignes en vis à vis.

Haaker, en même temps qu'un bon millier de soldats, atteignit parmi les premiers la tranchée initiale depuis laquelle ils se faisaient canarder depuis des semaines entières. A côté de lui, il vit un de ses frères d'armes sombrer dans la

rage aveugle et sarcastique du combat. Le soldat mit un coup de pied botté de métal dans le visage d'une des armures d'un noir d'encre de leurs adversaires. Le casque profilé vola en arrière sans se décrocher, tandis que le soldat armait sa mitrailleuse et l'abattait en ricanant, d'une rafale à la lumière intermittente.

Haaker sauta dans le sillon crasseux et trancha tous les câbles qui lui passèrent sous la main. Avec de la chance, l'un d'eux servait à la communication d'urgence entre postes de garde.

Sans qu'il comprenne comment, alors qu'il parcourait le fossé profond et mal étayé, un ennemi se jeta sur lui, révélant un trou dans le mur de la tranchée. Il fit voler sa mitrailleuse, mais Haaker, se sentant déjà sous l'influence de son feu intérieur, avait déjà sorti son couteau perce-écran. Dans un cri de fureur, il repoussa l'ennemi à travers le trou, rentrant avec lui dans l'avant-poste souterrain. Le soldat en armure noire et fine eut beau reculer aussi vite qu'il le pouvait, la lame poussée par Haaker restait très proche de sa gorge. Quand il trébucha, Haaker lui tomba dessus, se retenant à la garde de son couteau brillant, qui trouva évidemment prise dans le corps de son ennemi. Dans un sourire carnassier, Haaker retira sa lame de la gorge de l'adversaire, et reprit rapidement sa mitrailleuse avant de se lancer dans l'exploration du boyau enterré.

De la lumière au fond d'un couloir l'alerta. Il était pour l'instant passé inaperçu, et comptait le rester. A l'angle de l'endroit d'où venait la lumière, il jeta un très rapide coup d'œil : des cartes, une demi-douzaine de soldats, quelques armes et une armoire contenant tout un tas de boîtes estampillées de symboles inconnus. La pièce était relativement petite, et ne semblait pas avoir d'autre issue. Haaker activa son sondeur pour voir s'il s'était trompé. Non, le sondeur lui indiqua que la pièce était un cul de sac. "Parfait", se dit l'homme en armure bleu nuit.

Il fouilla d'une main sûre dans son dos et en décrocha un grenade sensorielle.

Sans même l'ombre d'une hésitation, il la dégoupilla et la lança dans la pièce, aux pieds des gardes surpris. Il courut vers la sortie, se bouchant les oreilles, retenant sa respiration et fermant à demi les yeux.

Un flash l'avertit que la grenade sensorielle avait explosé. Il se sentit sombrer dans une demi-insconscience douloureuse, mais put rejoindre l'entrée de l'avant poste avant de tomber à terre. Du sang lui coulait des oreilles et du nez, mais rien de très grave. La grenade sensorielle était une arme efficace à longue distance contre les émeutes, dangereuse à moyenne portée, horrible au contact. Elle surchargeait totalement les cinq sens de la cible, l'empêchant par conséquent d'agir de quelque manière que ce soit. A moyenne portée, on risquait l'inconscience ou la commotion cérébrale par surcharge. Il n'avait jamais été prévu qu'elle puisse être utilisée au contact, sauf par l'esprit cruel d'un cananéen rendu aveuglé par le combat. Les cananéens étaient une grande et belle civilisation, mais ce genre d'actes odieux leur donnait une réputation dont ils avaient honte eux-même, dès lors que la tension de la confrontation retombait. Mais pour l'heure, Haaker ricanait. Il se retourna, et vit des morceaux d'adversaires qui avaient ricoché un peu partout dans le couloir.

Au contact, une grenade sensorielle réduisait le cerveau en pulpe, et le corps en charpie...

Et la bataille continua ainsi un moment, les corps tombant dans les deux camps sans que personne n'ait vraiment le temps de s'en soucier. Au bout de deux heures de combat harrassant, la tranchée principale était enfin aux cananéens, alors que les bombardiers légers des forces libres flottaient en rase-motte pour annihiler les fuyards restants, projetant les armures noires effilées dans les airs. La tension passée, Haaker regarda ce spectacle d'un œil nouveau. Alors que l'adrénaline n'alimentait plus ses muscles endoloris, le soldat en armure poisseuse sentit une vague d'amertume l'envahir. Il regarda ces corps d'inconnus, répandus partout au nom d'une cause inexistante que celle de faire ce que les gradés demandent...

Tant de corps plongeant dans l'oubli, sans même un nom à leur donner...

Haaker eu un haut le cœur, et une nausée le prit à la gorge. Un de ses compagnons d'armes vint le chercher pour le soutenir. Il le regardait, mais évitait de lever les yeux sur le champ de bataille. Aussi jeune que lui, il prononça quelques paroles qui réconfortèrent Haaker :

- Allez viens, mon gars, faut pas rester ici quand la bataille est finie... c'est mauvais pour notre conscience tout ce qu'il y a là. Les souvenirs des vaincus hanteront déjà assez nos rêves comme ça !

Haaker lui sourit, se sentant déjà mieux à ignorer de manière un peu honteuse les terres battues par la pluie comme par le sang qui reposaient derrière lui.

- On va s'en jeter un petit au "Dancing Fury", en ville, avec quelques camarades combattants, tu en es ?

- Ouais, répondit Haaker, ça me fera du bien..

- On passe te prendre aux baraquements dans une heure.

- J'y serai.

Encore une journée, ou plutôt une nuit, dans les Forces Libres Cananéennes... La vie ne valait pas grand chose parfois, mais c'est étonnant comme on se suffit d'un rien, des fois.

Cette nuit là, Haaker dormit sur ses deux oreilles, du sommeil du juste, essentiellement parce qu'il avait enfin pu voir à quoi ressemblait leurs ennemis... Evidemment, vu qu'ils en avaient rencontré quelques uns au Dancing Fury, et qu'ils avaient sympathisé tout de suite autour d'une bonne bière dragavienne. La soirée terminée, ils s'étaient dit adieu, se promettant avec une pointe d'humour noire d'en finir rapidement si jamais ils se rencontraient sur le champ de bataille, ou de danser une gigue devant tout le monde s'ils se rencontraient dans un autre bar...

Un univers étrange que Fadrax, pensa Haaker en rêvant. Si logique, et si peu rationnel à la fois...

Par Skatlan.

Vol de nuit.

Cela faisait déjà un moment que la nuit noire étendait ses ailes sur la ville endormie. Il devait être aux alentours de minuit, et le pâle quartier de lune ne suffisait pas pour y voir grand chose. Une belle nuit de printemps, fraîche et constellée d'étoiles.

Les rares personnes encore réveillées pouvaient entendre au loin un bruit qu'ils connaissaient bien : un bruit de moteur. Le fait que ce soit un moteur d'avion leur aurait échappé même s'ils avaient tendu l'oreille.

Ce n'était d'ailleurs pas un de ces avions récents et fuselés, mais un de ces vieux coucous de la deuxième guerre mondiale, bien entretenu, comme ceux utilisés pour les baptêmes de l'air inoubliables...

A l'intérieur du cockpit, l'homme trentenaire en place dans son siège, luttait avec le manche à balai et les commandes de l'avion. Il était en train de perdre le contrôle de son appareil, mais le bruit du moteur ne crachotait pas, comme s'il voulait dissimuler la situation critique dans laquelle se trouvait le pilote.

Ce dernier ne perdait néanmoins pas son calme. Quelle utilité s'il l'avait fait ? Ses cadrans jouaient une sarabande incroyable, et il était juste au-dessus de la ville de béton et de petites lumières dues aux réverbères alignés sur les routes et les ruelles zigzagantes.

Il retira vivement son casque d'aviateur, qui le gênait plutôt qu'autre chose. Ses habits étaient en parfaite adéquation avec son appareil, et donc en contraste total avec le reste du monde qui s'étendait sous lui.

L'avion piquait très légèrement du nez. Rien de grave, mais le pilote pouvait voir défiler rapidement les champs sous lui, et un peu trop distinguer à son goût les détails du paysage.

- *On dirait que tu as un problème*, dit une voix féminine qui semblait sortir de nulle part.

Le pilote ne cilla pas, se concentrant sur ses commandes récalcitrantes.

- *Michael ? Michaaaael ?* Demanda gentiment la voix.

- Oui, je t'entends, répondit calmement celui-ci, les poings crispés sur son manche à balai d'acier qui vibrait entre ses doigts.

- *Tu ne penses pas qu'il y a une raison à ta... situation, par hasard ?*

- Ne raconte pas n'importe quoi. Je ne vois pas de quoi tu parles.

- *Je pense que si*, rétorqua-t-elle sur le ton d'une conversation amicale.

- Je suis un peu occupé là.

- *Ne fais pas semblant, ça ne prend pas.*

Le pilote reprima un juron, et se contenta de grogner.

- *Tu n'aurais pas commis une faute ?*

- Je pilote très bien !

- *Cesse de jouer les malins, tu sais de quoi je parle... Il me semble que le "sort" te rattrape.*

- Quel sort ?

- *Le destin, l'équilibre, la justice divine, appelle cela comme tu veux.*

L'avion fit une embardée, et le moteur commença à fumer. L'aviateur donna un coup de poing dans le tableau de bord, rétablissant ses cadrans de jauge d'essence et d'altimètre, c'est à dire ceux qui ne lui servaient à rien du tout.

- *Allons, Michael...*

- Oui, peut-être, murmura-t-il...

- *Tu dis ? J'entends mal...*

- Oui, peut-être que j'ai commis une faute...

- *A la bonne heure.*

- Mais était-ce une si grande faute que je doive expier que... comme... comme ça !? Dit-il avec cet air incrédule de celui qui ne croit pas à la fatalité.

- *C'est possible, oui,* répondit durement la voix féminine. *Cette fille aurait dû avoir le choix...*

- Le choix, elle l'a eu. Enfin, je veux dire. Je pense avoir fait au mieux non ?

- *C'est à toi de te convaincre...*

La remarque le replongea dans ses souvenirs, juste quelques instants. Une si jeune fille... Il n'avait pas eu le choix. Il l'avait protégé, et l'avait laissé partir, voler de ses propres ailes, une fois sa majorité atteinte !

- Non, franchement, reprit-il alors que le moteur commençait à donner des signes de faiblesse, je ne pense pas avoir commis de fautes.

- *La situation dans laquelle tu l'as récupérée ne t'obligeait pas à lui dicter sa conduite !*

- Voyons, je ne pense pas... même si je me sens un peu coupable, c'est vrai. Mais enfin, comprend-moi.

- *Comprendre quoi ?* Demanda-t-elle doucement.

- Ses parents avaient des ennuis... il n'était même pas dit qu'ils s'en sortent... Une petite fille de huit ans, se retrouver seule du jour au lendemain, sans personne pour l'aider ? Non, je ne pouvais pas la laisser, même si ses parents avaient une chance de rembourser leurs dettes et de s'en sortir...

- *Qu'as tu fait, rappelle-moi ?*

- Je l'ai prise par la main, et je l'ai emmenée chez moi.

- *Un garçon de quinze ans, s'occuper d'une petite fille ?*

- Oui, et je n'en tire aucune honte. Je l'ai bien élevée, je l'ai nourrie et chérie. Je l'ai habillée et logée. J'estime avoir bien agi.

- *Mais tu l'as surprotégée... Qui te dit quelle vie elle aurait dû avoir ? Tu ne lui as jamais vraiment permis de forger ses armes face au monde cruel...*

- Oui, bien sûr... mais je n'aurais jamais pu la laisser dans la saleté et le malheur dans lequel je l'ai récupérée... j'ai fait ce que j'estimais devoir faire...

L'avion laissait maintenant une zébrure de feu au-dessus de la ville. Mais personne ne le voyait se rapprocher dangereusement du sol. Personne ne faisait attention au bruit d'un moteur différent en pleine agglomération. Cela arrivait souvent que des gens foncent à cent à l'heure sur les petites routes de campagne, alors qui aurait vu la différence ?

- Et puis, reprit le pilote alors qu'il ne croyait déjà plus pouvoir échapper à l'atterrissage, c'était il y a un moment déjà. Qui sait ce qu'elle est devenue maintenant ? Dit-il avec espoir.

- *Oui, qui sait ?* Reprit la voix, avec une note grave qui rafraîchit les pensées de l'aviateur.

Il était parti dans ses songes, attendant la chute finale. Une forme au loin, en contrebas, marchait sur le bas-côté de la rue, mais il n'y prêta pas garde.

- Où peut-elle être maintenant ? Quelle vie mène-t-elle ?

- ...

- Est-ce que la fatalité la rattrapera-t-elle aussi ?

La forme prit la silhouette d'un homme... ou plutôt d'une femme.

- Devra-t-elle payer pour ma faute ? Dit-il, prenant tout à coup conscience d'une autre possibilité, plus affreuse encore que sa propre mort, injuste mais inévitable.

- *Qui sait ?* Se contenta de répondre la voix.

Le pilote prit peur, une angoisse effrayante lui étreignant le cœur. L'avion fonçait à tombeau ouvert vers la femme, inconsciente du danger.

- Oh mon Dieu, non !

La femme était celle qu'il avait éduquée, celle qu'il avait poussée sur sa balançoire, celle qu'il avait bercée toutes ces longues nuits. L'avion périssait droit sur elle !

- POURQUOI ????? Rugit-il en voyant le fond des yeux de la femme, puis son propre avion dans ceux-ci.

...

Elle retira ses mains de sa tête, tout doucement. Miracle ou pur hasard, elle était vivante, à un petit mètre de la carcasse éventrée et fumante du vieux zinc...

Par Skatlan.

Hamsters *vs* Moutons

Episode 5 : Pile-poil !

En cette belle journée qui s'annonce sur Marne la Vallée (France), prenons un peu de recul par rapport à cette obtuse réalité qui est la nôtre...

Regardons le soleil se lever avec un œil neuf. Laissons-nous rêver un peu, laissons-nous rêver beaucoup, laissons-nous délirer franchement, j'irais même jusqu'à dire...

Prenons cette université en contrebas, dont les prairies vertes et venteuses laissent souvent place à des bâtiments encore grandioses et relativement épargnés par le temps. Bâtiments disséminés sur une étendue certaine, appelé amicalement et officiellement le campus. Les étudiants et professeurs de tout âge y vaquent à leurs occupations ludiques...

Approchons-nous, jusqu'à voir le fond de leurs yeux tranquilles ou pressés par quelques cours obscurs sur la relativité forcée...

Revenons maintenant au même endroit, il y a un an. Un an, c'est certes très court pour un humain, et ça l'est encore plus pour un professeur français, dont l'opposition féroce à toutes réformes a su garder tout ce qui tombe sous sa juridiction intact depuis des dizaines d'années (ce n'est pas pour rien que le ministre de l'éducation a qualifié le système professorale de mammoth anarchiste, sic !).

Mais, un an disais-je donc, ça peut être assez long en temps de guerre, car c'est bien de guerre que parle cette histoire, croyez le ou non. Une guerre dont les origines remontent à l'explosion d'une grange près du campus, au-dessus de laquelle était passé un avion passablement non identifié, mais dont l'énumération du fac-similé de plaque numéralogique d'immatriculation serait aussi inutile que complètement hors de propos. Revenons-en à nos saloperies de moutons, donc.

La grange, je disais, tâchez de suivre un peu ! La grange avait explosé, et de ces ruines fumantes émergent des créatures radioactivo-génétiquement modifiés (ou génético-radioactivement, mais ne nous égarons pas dans les élucubrations descriptives délirantes de ma psyché folle-furieuse).

Ces créatures... attendez, vous avez toujours pas décroché, vous êtes sûrs ?

Bon, puisque vous le prenez sur ce ton, rapide quizz-test :

« De quoi sommes-nous censé parler ? » Ceux qui connaissent la saga H&M n'ont pas le droit de souffler la réponse...

...

...

...

Vous y êtes ? Et oui, la réponse était bien évidemment de « la reproduction des arachnés sous-cutanée » ! Et ça rime en plus... Bon, me voilà forcé de remettre

ces charmantes petites créatures à huit pattes dans le récit qui suit afin de rester cohérent maintenant. Désolé, mais vous allez vous retrouver avec des araignées dans tout le récit, et ne venez pas m'accusez, vous aviez qu'à suivre !

Bon, non mais oh.

Alors, quoi ? On en était où ?

Ah oui, les créatures qui émergeaient des brumes de la brutalité animale (quoi que) et des ruines fumantes et relativement malodorantes (relire H&M : prologue, dans le numéro 2 ou 3, pour plus d'infos).

Donc, voici les monstres : deux camps, deux races, un seul carnage....

Les hamsters, et les moutons ! !

Tadaaa ! (coup de cymbales dramatique s'il vous plaît).

Les détails importent peu désormais, car une seule règle prime : « massacrez moi tout ça ! »

Les hamsters se sont vus rejoindre par tout leurs copains : lemmings, cochon d'inde, cobays, et très récemment : chauve-souris. Les moutons quant à eux, s'éclatent joyeusement avec tout le sérieux requis avec leurs cousins ovins de tout bord : béliers, brebis, chèvres et quelque part, loin dans les cieux, quelques aigles milan...

Côté hamster : le général Billedefoudre Perlemasque dirige toutes les opérations à l'intérieur du nouveau territoire de bataille, l'université, sous l'œil indifférent de tous les étudiants et leurs profs.

Côté mouton : le général Toison d'Or, qui a fini par mériter son nom lors d'un assaut commandos des forces hamsters, mais qui continue d'opérer et de braire de superbes discours vengeurs sous l'écoute ignorante des étudiants et de leurs profs...

Notre saga se déroule du point de vue des hamsters, vous ne serez donc pas surpris d'y lire des insultes aussi mal-méritées que protocolaires à l'adresse de ces pauvres mais néanmoins exécrables moutons (je vous signale que je suis tenu, en tant que hamster, de me soumettre moi aussi à cette loi).

Dans le camp hamster donc, nous pouvons voir des héros de cette guerre qui dure depuis déjà une longue année (soit beaucoup de temps pour des hamsters) défiler sous nos yeux : Copain et ses commandos de choc : les Death Angels, le professeur Lemmingway, directeur en chef du département Recherche et Développement, le colonel borgne Bâton-Rouge, ou le duo d'agents secrets Chaussette Feuilledevigne le hamster et Bati Koda la chauve-souris. Une belle bande de... de... y'a même pas de mot pour décrire leurs péripéties stupides et sanglantes...

Donc voilà pour le semblant d'explication aux frasques houleuses et rebondissantes de nos petits amis...

Ah, j'oubliais presque : une opération bizarre, basée autour d'une potion magique appelée sommairement wonder-potion, a agrandi les hamsteridés et rétréci les ovins. Les deux font maintenant la même taille, soit 1/5 de la taille d'un humain local (à vous de voir si les étudiants de cette année sont grands ou petits).

Concernant le backstage, le... le making-of de cet épisode, je tenais à préciser quelques points :

- 1) Primo, je n'ai que l'idée principale de cette histoire, autrement dit le coup du mouton qui court autour du pré (vous verrez ça plus en détails après).
- 2) Deuxio, j'avais déjà écrit le début, avec une sombre histoire de Croqueurs avec Copain le hamster rambo, et tout ça, mais je l'ai perdu en cours de route, donc je recommence de zéro, et ça, ça me met les nerfs en pelote, donc je sens que je vais aller frire quelques moutons de plus, kebab ou pas !
- 3) Tercio, les mauvaises langues diront que c'est pas très professionnel d'écrire un texte au fur et à mesure des mots, et ce à deux jours de la sortie du numéro. A ceux là je répondrais un beau pied de nez. J'ai toujours fais comme ça jusqu'à présent, et on appellerait pas ça de l'inspiration divine et du délire improvisé si c'était pas comme ça que ça se passait, pas vrai ?
- 4) Non mais oh !

Ca va, ça va, je commence l'histoire, poussez pas !

Il était une fois une fac, toute gentille et mignonne comme une villa de lotissement au beau milieu de la Floride...

(là y'a une allusion aux tornades qui ravagent ce beau pays qu'est l'Amérique, notez bien.)

C'est l'heure de la première pause, ou récréation, pour les étudiants du bâtiment Clément Ader...

Cindy et John (ou Roberta et Gaston, c'est vous qui voyez) sortent tranquillement de leur cours de chimie, leur petit sac-à-dos plein de graffitis divers sur le dos. Ils discutent gentiment de choses et d'autres qui préoccupent souvent les jeune gens de cet âge, soit le programme du week-end et la dernière conquête du grand Coin-Coin. « C'que la vie peut-être dure ! » s'exclame la belle, devant l'air peu attentif de son compagnon qui hoche la tête en signe de compassion. Alors qu'ils s'épanchent verbalement et volontiers sur la question, surgit du couloir devant eux un mouton courant sur ses deux pattes de derrière, et portant un pistolet type « desert eagle » dans la main sabotée. Il décharge son arme, et, tout en sueur, constate qu'il n'a plus une praline dans le chargeur, et qu'il n'a d'ailleurs plus de chargeurs non plus. Alors que Cindy et John continuent leur route comme si de rien était, faisant un petit écart pour laisser passer le mouton, ce dernier s'écrit :

- C'est vraiment pas mon jour de vêêêne !

Le mouton porte quelques cicatrices de laine tondue par endroits et une méchante blessure à la hanche. Il tente de courir vainement vers la porte de sortie du bâtiment, pour pénétrer en zone mouton du côté du bâtiment Lavoisier, mais déboule alors un hamster au rictus méchant et déterminé. Cindy et John, continuant de discuter le bout de gras, ne s'écartent pas de la zone fatale, soit celle qui sépare le hamster du mouton, d'environ cinq bons mètres.

Le hamster empoigne sa thompson, et sa mitrailleuse se met à cracher une rafale d'une bonne quarantaine de balles dans le couloir bourré d'étudiants innocents, certes, mais surtout d'un mouton encore en vie !

La cage thoracique de John s'ouvre sous l'afflux de plomb surchauffé, éclaboussant Cindy de sang, qui se prend elle-même trois ou quatre balles dans

les jambes, au travers desquelles on peut maintenant voir la laine du mouton se teinter de rouge. Celui ci tombe dans un cri d'agonie héroïque : un « argh ! » retenu qui ferait de n'importe quel soldat passant l'arme à gauche un héros tombé en martyr. Les cris des étudiants envahissent les couloirs, se mêlant aux râles d'agonie des pauvres humains mutilés par l'assaut rapide et efficace, mais ce ne sont que des détails sonores, car c'est surtout le mouton et le hamster qui nous intéresse en fait.

Bon, pour faire court et arriver à l'issue de cet âpre affrontement, je passe sous silence l'arrivée des pompiers et des ambulances, les pleurs des familles et le manque d'explications convaincantes des policiers, etc.... tout ça on s'en fiche, car maintenant le hamster s'approche du mouton encore crispé sous l'effort pour retenir sa maigre vie des mains glacées de la mort.

- Tu.. bégaie le mouton en crachant un petit filet de sang, Tu... Tu ne me laisseras donc ... argh...donc même pas mourir en... mourir en...mourir en ...pêêêê...

Le mouton bêle, mais la caravane ne passe pas. Le hamster fait claquer la targette de rechargement de sa thompson, et, un pied sur le ventre du mouton condamné, lance :

- Meurs, pourriture d'ovin !

Et « blam », il l'abat froidement !

...Quelle sale guerre... mais qu'est ce qu'on s'éclate, quand même ! Toujours une bonne réplique aux lèvres, ces rongeurs. Alala, j'en ai la larme à l'œil tellement c'est beau le charisme militaire !

Nous voilà donc dans le vif du sujet, et en plein dans le contexte, bienvenue à :
HAMSTERS *vs* MOUTONS : The absolute méga-total-war, et encore !

Commençons...

Le soleil inondait le couloir rectiligne du bâtiment Copernick, éclairant élèves et hamsters comme des prisonniers sous interrogatoire. Le bruit de pas pressé et furax du général Billedefoudre claqua tout au long du couloir, net et rythmé comme un morceau de flamenco.

Bon, on entendait surtout une bonne dizaine de marches d'étudiants en tout genre, mais comme je vous l'ai déjà dit, c'est une affaire de hamsters et de moutons que ce récit, pas une histoire de crétins d'humains ! Le chroniqueur de guerre loyal et dévoué que je suis ne peut donc pas dépenser quelques phrases supplémentaires pour décrire les banalités sans intérêt que constituent les humains. Des empêcheurs de buter en rond, voilà tout ce que c'est ! Des andouilles qui se jettent sur les balles qui ne leur sont même pas destinées... Non, franchement, qui oserait comparer la démarche pleine de prestance et d'autorité de sieur Perlemasque au pas de l'oie de primates de deux mètres de haut, habillés en junkies pour la plupart, qui plus est !

Bref, avec tout ça, l'humeur de notre bien aimé général aux longues incisives n'allait pas s'améliorant. Il pénétra sans douceur dans le QG de campagne au rez-de-chaussée du bâtiment.

- Alors ? Demanda-t-il avec une certaine aménité (voir dico pour plus d'info).

- Alors nous progressons, général Billedefoudre, dit le colonel borgne Bâton-Rouge (voir carte des états unis pour plus d'info). Nous sommes en ce moment même en train de reprendre les couloirs du premier, deuxième et quatrième étage du bâtiment Clément Ader, à l'Est de Copernick.
- Très bien, et ensuite ?
- Quelques problèmes dans l'aile ouest, au sous sol, dans ce bâtiment même. Nos forces ont infiltré un souterrain des commandos moutons, et sont tombés sur des tapettes géantes.
- Je sais que les moutons sont des femmelettes, mais encore.
- Non, mon général, de vraies tapettes je veux dire, des tapettes à souris géantes.
- Ah.
- On devrait s'en sortir sans trop de casse, on a tout fait péter à la grenade thermo-sismique.
- On est jamais trop prudent.
- Ach, ach, ach, intervint le professeur Lemmingway derrière sa petite moustache et ses lunettes disproportionnées.
- Bonjour et à vos souhaits, professeur.
- Ne fous foutez pas de moi, colo-nel, maugréa Lemmingway avec son très fort accent germanique.
- Quyatil, demanda d'une traite (pas une traite de vache, hein ?) le général.
- Une nouvelle mission pour vos commandos, général.
- Hé ben tiens donc, et qu'est ce que ça va être cette fois ? Allez tirer sur les joyeuses de Toison d'Or avant de s'enfuir en clauquediquant ?
- Presque.
- Déconnez pas merde.
- Dézolé. Il s'agit de ramener une touffe de poil découpée sur le dos d'un mouton ayant parcouru trois fois le tour d'un pré de taille relative...
- Pfff...

Tout l'état major présent dans la salle se sentit très abattu tout à coup.

Billedefoudre en vint même à se demander si Lemmingway n'était pas un peu fou dans sa tête, en fait.

Evidemment, Copain et ses Death Angels furent de revu. Sauf Cesna qui avait voulu impressionner l'agent spécial Bati Koda et qui s'était lamentablement planté sur le parking en tentant de voler avec pour seul équipement ses bras rachitiques et un casque d'aviateur. Un très beau casque soit dit en passant.

Enfin bref, Copain, Roger, Boule de Neige et la Schtroumpfette y allèrent mollo, nerveux lors de la fin de la mission, qui voyait quand même les deux camps s'affronter en guerre ouverte dans le bunker géant qu'était le bâtiment Clément Ader, entre l'avant poste Lavoisier côté ovin et le QG principal Copernick côté rongeur.

Ca mitraillait dur dans tous les coins, sans compter que les premiers chars lourds étaient sortis des usines de fortune montées dans les souterrains de l'université, et leur artillerie faisait voler en tout sens les corps des pauvres étudiants et animaux des deux camps.

Une section d'assaut aéroportée dirigée par un vol de chauves-souris recommandées par Koda faillit même saborder l'opération en lâchant des

vaches-grenades bourrées d'herbe qui fait rire sur les premières lignes ovines qui chargeaient baïonnettes aux sabots en bêlant comme des malades.

Les vaches explosèrent, une mèche à retardement dans le fondement et une quantité de méthane impressionnante se libérant sous la frayeur du saut en parachute sans parachute au-dessus du champ de bataille, et envoyèrent dans la stratosphère un bon morceau du sol bétonné, qui laissa place à un impressionnant cratère dans lequel vint se vautrer le mouton que Copain faisait courir sous la menace d'une arme depuis deux tours et demi.

- Faudrait que ça fasse l'affaire ! Dit Copain de sa voix éraillée. On a pas le temps de figoler, ça pète de partout. Schtroumpfette et Roger, allez occuper les salauds de moutons qui s'approcheraient de trop près de ce cratère ! Boule de Neige, creuse-nous un tunnel jusqu'à Copernick !

- Et pour le mouton, chef ?

- Quel mouton ?

Copain scalpa les fesses du mouton essoufflé qui attendait là, et l'envoya dans le 3^{ème} d'infanterie ovin (qui tentait de prendre le fer de lance rongeur en tenaille) d'un coup d'saton magistral de ses bottes/rangers réglementaires.

Lançant leur célèbre cri de guerre, les commandos émergèrent du cratère tandis que le silencieux Boule de Neige se mettait frénétiquement à creuser :

- BORN TO BE WIIIIIIILLD !!!

Les moutons, déjà bien incapables de retenir la recette pourtant simple du cheval-melba, furent encore plus désappointés fasse à une Schtroumpfette très en forme et un Roger qui taillait dans la masse à grand renfort de "VIVE LA REPUBLIQUE !!!".

L'affaire fut néanmoins difficile, et Copain fut obligé d'aller récupérer Roger, assommé par un obus de char adverse, sous une grêle d'os de seiche, le péché mignon de tout hamster digne de ce nom.

Mais Copain était un dur de dur, un vrai, un warrior, et il résista à la fringale qui le tenaillait pour mordre de toutes ses forces dans le manche de son couteau de chasse, tirant derrière lui Roger qui reprenait conscience. Le colt 257 de Roger avait du répondant, c'est sûr, mais il ne toucha pas grand chose d'autre que les vitres très avant-gardistes du bâtiment Lavoisier, qui s'effondrèrent avec fracas sur les élèves en plein cours.

Lance-flammes contre extincteurs, roues à hamsters face à fer à friser, kamikazes contre samouraïs, fourchette contre pot de yaourt, tout ne fut plus qu'un carnage sans nom peuplé de "squeeeek !!" et de "bêêê !!!".

Ahhh, la vie au grand air, c'est quand même autre chose !

Mais comme toutes les bonnes choses ont une fin, Copain dû s'arracher de ce spectacle et de cet endroit où il fait bon vivre (encore que... disons où ils font bon souffrir de mutilations honorables qui nous remplisse de fierté le soir à la veillée quand on raconte nos histoires pleines de trous à nos petits enfants en leur demandant s'ils peuvent nous amener le bassin parce que quand c'est l'heure c'est l'heure).

Bref, ne nous égarons pas, parce que sinon c'est pas sous le bâtiment universitaire Copernick qu'on va atterrir, ou plutôt émerger, mais dans un des boyaux de tunnel secondaires ovins pour lesquels on pourrait tracer une

étonnante comparaison avec ceux en "journée porte ouverte, surtout aux G.I" durant le Viêtnam...
La belle époque quoi.

Enfin, Copain rentra au bercail, sauf que Boule de Neige, ses petites patounes en feu après deux âpres heures de creusage intensif, n'alla que jusqu'au parking extérieur de Copernick.

Ce qui s'avéra avec le recul une erreur, étant donné que c'était une zone à risques non négligeables.

Alors que Copain passait la tête par le trou et sautait d'un bond lesté sur le bitume ferme, il entendit à une dizaine de mètres le bruit caractéristique d'un moteur que l'on démarrait. Ce dernier émit plusieurs plaintes bruyantes de défi avant d'allumer ses phares (oui je sais, on est en plein jour, mais ça fait dramatique, alors autant les allumer).

Copain, éclairé d'un beau trois-quart profil, se tourna vers le roadster mugissant, qui s'avéra en fait être une Audi A4. Plus rien ne bougea sur le parking, et l'on entendit plus tout à coup que les « vroom, vroouuumm » de l'audi...

Copain fit face à son adversaire d'une tonne et demi, et fixa droit dans les phares la voiture.

Il décripa ses lèvres pour souffler un petit :

- A la dégonfle...

La Schtroumpfette ne put retenir un petit cri de nervosité, mais Copain comme la voiture restèrent impassible, l'un en face de l'autre, une trentaine de mètres les séparant encore.

On vit passer le ballot de paille cliché, et le cameraman fit un gros plan sur la goutte de sueur qui coulait du front de Copain, puis sur la goutte d'huile sur la carrosserie brûlante de l'Audi...

Roger mit un moment à trouver son harmonica, prétextant qu'il était resté dans son autre pantalon avant de finalement mettre la patte dessus et de constituer le fond sonore de ce moment de suspens inouï...

Tellement inouï d'ailleurs que Boule de Neige, les yeux braqués sur le combat de volonté et de sang-froid entre les deux adversaires, en oubliant la fumée et les petites flammèches qui sortaient de ses mains avant que celles-ci se rappellent à son douloureux souvenir...

Soudain, alors que Boule de Neige se mettait à chercher d'un air hagard et affolé une flaque d'eau pour éteindre ses mimines, Copain chargea en vociférant, suivit presque immédiatement derrière par le bruit d'accélérateur de l'Audi A4 qui démarrait en trombe.

D'une seule course impressionnante, les deux ennemis se jetèrent à la rencontre l'un de l'autre, tant et si férocement que Roger et la Schtroumpfette durent détourner le regard pour ne pas voir ça.

Et c'est bien dommage, parce qu'après un grand **"WHAMM"** (genre bruit de coups de Thermos sur la gueule d'une tartine de beurre), quand la fumée retomba, la voiture était à l'envers, et Copain se relevait en oscillant dangereusement. Mais finalement, après un choc de titan digne des plus grands héros grecs (oulala, quelles références cinématographiques !), il était vainqueur, la pauvre voiture gémissant et pissant l'huile à tout va de honte et de douleur.

Bon, vous vous demandez peut-être qu'est ce que cette scène de western-spaghetti fait ici, ou alors vous suivez depuis déjà un moment la saga H&M et vous ne vous posez plus de questions. Et bien en fait, c'est du pur authentique. J'ai vu une dame, dont je tairais le nom pour ne pas lui provoquer la tôle du siècle, bloquer une rue parce qu'un rongeur s'y trouvait. C'était pas pour l'épargner, non non ! C'était parce que le rongeur l'effrayait à ce point que l'Audi A4 qu'elle conduisait en reculait de peur...

Autant dire que j'étais plié en deux de rire devant tant de courage et de témérité. Un tel affrontement entre deux tonnes de métal lourd avec je-ne-sais-combien de chevaux sous le capot et un tout petit et inoffensif rongeur de 2 centimètres de haut m'a laissé un souvenir impérissable que je me devais de raconter !

(T'inquiètes pas Agnès, j'ai pas dit que c'était toi la conductrice.)

Bon enfin voilà quoi, Copain étant le meilleur commando-rambo du secteur, l'Audi A4 n'avait aucune chance (quand j'y repense, un banal rongeur ! J'en rie encore...). Lemmingway eu sa touffe de poils, mais heureusement pour nous Billedefoudre lui fit promettre de ne plus utiliser les ressources humaines d'une qualification à ce point requise que celles des Death Angels pour des missions limite ridicule comme celle-ci. Lemmingway le rassura solennellement, lui garantissant à grands renforts de cacahuètes que l'arme secrète était bientôt au point.

Poignée de main et médaille pour tout le monde. Félicitations, vous avez survécu à un nouvel épisode d'H&M, et moi à son écriture !

Par Billedefoudre.

Nathaniel

Mon nom est Nathaniel.

Je suis né il y a bien longtemps dans une contrée que nul humain autre que ceux de ma Lignée ne peut atteindre.

Une fois par millénaire, l'un de nous est livré au monde "extérieur" pour accomplir sa Destinée.

J'ai été l'un de ceux-là.

Et j'ai accompli ma Destinée.

Maintenant que je sens mes derniers instants arriver j'éprouve le besoin de conter mon histoire à tous ceux qui souhaiteraient savoir ce qui s'est réellement passé ce jour-là, à tous les témoins de la pleine réalisation de ma Destinée.

Pour cela, il me faut commencer par mon Initiation auprès des Miens.

Mon Peuple – ma Lignée devrais-je dire – est sensiblement différent du reste de l'Humanité.

En apparence, je suis un humain, mais à y regarder de plus près, bien des choses diffèrent. Tout d'abord, mes yeux. Comme ceux du reste de ma famille, ils n'ont pas de blanc, mais une sorte de gris argenté qui luit dans la nuit. De plus, je n'ai pas d'iris, mais une pupille de couleur qui simule à la perfection l'iris humain. Ensuite, si vous observez plus avant mon visage, vous pouvez constater que je n'ai pas de poils; mes cils et sourcils ne sont que de subtiles pigmentations de ma peau, cette dernière n'étant pas du tout comme la vôtre. La consistance de ma peau est équivalente à celle d'un drap de soie mais son épaisseur avoisinerait plutôt celle d'une grosse couverture. Sa fonction est la même que la vôtre : protéger ce qu'il y a dessous, et ce n'est pas rien !

Mon corps est constitué, à quatre-vingt dix pourcent, d'espaces que vous évalueriez comme étant vides; mais ce n'est pas le cas. Ce "vide" est en fait une abstraction de ce qui fait notre être et qui nous donne la puissance nécessaire à la survie sur cette planète. Ce vide nous sert de protection, tout comme vos "boucliers de protection" génèrent un champ magnétique suffisamment puissant pour retenir l'air dont vous avez besoin pour vivre à l'intérieur, nos "espaces vides" constituent une sorte de "réserve d'énergie" nous permettant de nous déplacer hors de vos champs magnétiques et d'y survivre.

Mes cheveux aussi sont particuliers; ils ont poussé à partir de ma naissance, jusqu'à ma taille adulte, et là, non seulement je ne grandis plus, mais mes cheveux ne poussent plus, de même que mes ongles. Ma croissance s'arrête, je ne vieillis même pas. Et pourtant, je suis mortel, comme vous. Mais la condition de ma mort est inhérente à celle de l'accomplissement de ma Destinée. En revanche, ceux de mon Peuple qui ne sont pas Elus comme moi, ont une vie quasi-humaine, dans le sens où ils n'arrêtent jamais d'évoluer : ils naissent, grandissent, se reproduisent, vieillissent, et meurent. Leur unique but dans la vie

est de continuer la Lignée coûte que coûte pour qu'au moment voulu, un Elu soit mis au monde et accomplisse sa Destinée.

Mais qu'est-ce donc que cette mystérieuse Destinée allez-vous me demander ? Et bien voilà :

Vous savez certainement que nous sommes sur cette planète depuis bien des années avant votre arrivée. Nous ne savons pas depuis quand exactement. Notre savoir, transmis de génération en génération par nos "Vénéralants du Souvenir", commence par la naissance du premier Elu. Ses parents étaient déjà là, mais nous ne savons pas comment. La Destinée du premier Elu lui a été transmise une nuit, alors qu'il était sorti se promener, car le sommeil ne voulait pas de lui.

La Destinée du premier Elu donc, lui a été révélée de la sorte :

Il se promenait aux alentours de la maison de ses parents, ennuyé d'être seul avec eux et souhaitant fermement partir à la découverte du monde au-delà des frontières de ce que ses parents appelaient "chez nous", élaborant des plans tous aussi farfelus les uns que les autres pour partir sans blesser ses parents. Au bout de quelques heures d'errances dans leur "chez eux", il s'assit sur un rocher, pensif, n'ayant toujours pas trouvé de solution acceptable pour quitter ses parents sans les chagriner. Il regardait d'un air rêveur l'horizon lointain, baigné de ce mauve pâle caractéristique de l'heure matinale, lorsqu'il aperçut un nuage de fumée semblant se rapprocher à grande vitesse. Il se leva et attendit, car il n'éprouvait aucune peur, seulement de l'incrédulité : comment était-ce possible que quelque chose puisse vivre en dehors des frontières de sa contrée – toute petite, soit – alors que depuis sa naissance ses parents lui avaient toujours dit que la vie ne pouvait exister qu'à l'intérieur de leurs frontières ? Et cette affirmation était renforcée par le fait qu'au-delà de la limite de sa contrée s'étendait une plaine sans limites. Ce nuage, sous-entendant une forme de vie, renforçait sa décision de sortir de cette micro contrée qu'il avait déjà parcourue en long, en large et en travers des centaines de fois, et il attendait avec impatience que le nuage soit à proximité pour voir véritablement de quoi il s'agissait. Pour que son attente soit réduite, il courut à la rencontre du nuage, s'arrêta à la frontière de chez lui et attendit, scrutant le nuage grossissant sur le sable rouge de la plaine infinie. Son attente fut récompensée quelques minutes plus tard lorsque la cause du nuage s'arrêta juste devant lui. En quelques secondes le nuage de poussière rouge se dissipa et laissa apparaître un être magnifique, sur une construction qui paraissait faite de bois avec deux créatures attachés à l'avant. Le premier Elu, dont le nom sacré était Nyzathiel, n'avait jamais vu de semblables créatures. Et pour cause, dans sa contrée ne vivaient que poules, chèvres, cochons et vaches, ainsi que quelques oiseaux, insectes, batraciens et autres poissons rouges.

C'étaient des chevaux. Mais pas n'importe quels chevaux. Leur robe était du blanc le plus pur et leur crinière faite de plumes couleur feu imitait le plumage du plus magnifique oiseau qu'il connaissait : le Phénix.

L'être qui guidait ces chevaux, perché sur la construction de bois, était d'une beauté inégalable et irradiait d'une lueur tout aussi pure que le blanc des chevaux. Nyzathiel resta bouche bée devant tant de douceur dans le regard qui était posé sur lui.

Elle se mit à parler :

"Je suis Deanna. Et je viens te chercher pour accomplir ta Destinée."

Nyzathiel n'en croyait pas ses oreilles. Il était tellement ahuri qu'il n'arrivait pas à prononcer un seul mot. Deanna reprit alors la parole :

"Tu n'as pas de souci à te faire, tes parents seront prévenus et seront heureux pour toi."

Nyzathiel ne savait que penser devant une telle situation. Il avait souhaité si souvent d'avoir la possibilité de partir sans inquiéter ses parents, que cette subite et terriblement étrange occasion le faisait hésiter. Comment cela avait-il pu arriver ? Pourquoi ses parents n'avaient-ils pas su ce qui allait se passer ? Pourquoi n'avaient-ils pas connaissance de ces créatures et de cet être lumineux ? Deanna ajouta alors en lui souriant :

"Viens avec moi et je répondrai à toutes tes questions."

Après deux petites secondes de réflexion, sa décision fut prise : il allait partir avec elle. Après tout, c'était ce qu'il attendait depuis des années. Il monta donc aux côtés de Deanna qui donna l'ordre aux chevaux de se remettre à galoper.

Pendant la route, qui lui parut fort courte, Nyzathiel eut droit aux réponses à toutes ses questions, bien que certaines fussent passablement incompréhensibles pour lui à ce moment-là. Il comprit principalement qu'il était un Elu appartenant à un peuple unique et qui devait pour toujours rester au secret; il apprit aussi que Deanna appartenait au peuple Liennoren (elle était une liennorena et leurs "hommes" étaient des liennorens) et qu'ils vivaient dans une grande cité appelée Faeriorane; elle lui parla aussi d'une autre race, celle des humains qui s'apprêtaient à envahir la planète, mettant en danger son peuple.

Enfin ils arrivèrent au bout de leur course. Deanna descendit et entra dans la grande cité, aussi lumineuse qu'elle. Elle lui fit signe de la suivre.

La cité était composée de tours magnifiques qui pointaient leurs flèches très haut dans le ciel, ainsi que de petites maisonnées chaleureuses de tailles et formes aussi variées que l'imagination de Nyzathiel pouvait concevoir. Tout était éclaboussé de lumière et aveuglait presque Nyzathiel, habitué à la lumière tamisée de sa contrée, car les soleils qui éclairaient la planète étaient le plus souvent cachés par la montagne infranchissable qui encerclait pratiquement tout son territoire.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la plus haute tour, elle le fit entrer à sa suite et ils pénétrèrent dans une pièce aux dimensions immenses et au plafond invisible. Au fond de la pièce, sur un trône magnifiquement orné, se trouvait un liennoren semblable à Deanna, mais qui dégageait deux fois plus de lumière. Il se leva à leur arrivée et vint à leur rencontre, un sourire illuminant son visage aux traits

fins et délicats. Il s'adressa à Deanna d'une voix profonde et si douce que Nyzathiel se demandait s'il l'entendait ou s'il la ressentait :

"Tu L'as trouvé, Deanna, toutes mes félicitations. Ceci est une énorme avancée dans nos préparatifs. As-tu pu Lui expliquer Sa Destinée ?

- Oui, ô grand Kelemdar. Je Lui ai dit qu'Il allait devoir éloigner les envahisseurs de notre belle cité, jusqu'à ce que nous soyons partis, répondit celle-ci d'un air entendu.

- Parfait." Il détourna son regard pour le poser sur Nyzathiel et s'adressa à lui en ces termes :

"Nyzathiel, Ta Destinée est grande. Mais elle sera semée d'embûches et d'épreuves toutes plus difficiles les unes que les autres. Es-Tu prêt à accepter de telles difficultés ?

- Oui, je suis prêt," répondit Nyzathiel avec emphase, non sans être surpris d'avoir entendu son nom alors qu'il ne l'avait révélé à personne.

Et effectivement, il était prêt. Il avait su, au moment où Kelemdar lui parlait, qu'il était né pour ça.

Kelemdar envoya alors Deanna montrer à Nyzathiel où et comment il pourrait accomplir sa Destinée. C'était relativement loin de la belle cité, mais une fois sur place, Nyzathiel comprit pourquoi Faeriorane était en danger : les Hommes, ces êtres étranges mais pourtant si parfaitement identiques à lui, possédaient des moyens de locomotion bizarres et très rapides. Si rapides qu'ils auraient pu arriver à Faeriorane en quelques minutes.

La Destinée de Nyzathiel était de les confiner le plus longtemps possible dans l'espace réduit qu'ils avaient déjà conquis, fermé par une sorte de bulle protectrice. Deanna expliqua à Nyzathiel que les humains avaient besoin de cette protection pour vivre. Ce qui limitait pour le moment leur expansion.

Puis elle lui donna une sacoche en lui disant :

"Voilà tout ce qu'il te faut pour réaliser ta Destinée. Dès lors que tu auras besoin de quoi que ce soit, il te suffira de l'imaginer le plus clairement et complètement possible pour qu'il apparaisse dans la sacoche. Peu importe la taille, ne te fais pas de souci." Puis elle ajouta, "Mais attention, car tu ne pourras obtenir que des objets, magiques si nécessaire, certes, mais rien pour te guérir de tes blessures, ni quoi que ce soit pour te guider quant à ce que tu dois faire ou dire ou encore à qui parler et qui faire confiance. Tu devras t'infiltrer dans la société humaine en tant qu'humain et faire bien attention à ne pas être découvert. Il te faudra atteindre un certain niveau de connaissance de leur société pour pouvoir mettre ton plan en application – si tant est qu'à ce moment-là tu aies un plan ! Et surtout, ne perds pas cette sacoche, elle devra te servir jusqu'au bout et lorsque tu auras enfin accompli ta Destinée, Tu retourneras parmi les tiens et tu transmettras la sacoche au prochain Elu. Maintenant, va."

Et Nyzathiel partit en direction de la ville humaine, ne sachant pas trop comment rentrer sans se faire voir.

Pendant tout ce temps-là, un liennoren était allé voir les parents de Nyzathiel - bien qu'ils aient assisté au départ de leur fils en cachette, comprenant qu'il avait une Destinée à accomplir - pour leur expliquer quoi faire.

"Vous devez continuer à vivre comme avant, et avoir d'autres enfants, pour qu'ils puissent eux aussi avoir des enfants qui enfanteront à leur tour jusqu'à ce que votre descendance puisse accueillir votre fils, qui aura survécu, pour recueillir son récit et le transmettre ensuite au prochain Elu et à toute votre Lignée, de sorte que ce savoir ne se perde pas et que les Elus futurs puissent accomplir cette destinée." Il marqua une pause attendant une réaction de la part des parents, mais ces derniers hochaient la tête en signe de compréhension, il reprit donc : "Votre Race est liée à cette planète, tout comme la nôtre. Mais nous devons partir rejoindre notre planète mère pour survivre et surveiller l'évolution de la nouvelle Race qui vient d'arriver. De là où nous serons, nous aurons toujours un œil sur vous et notre protection vous sera toujours accordée sans que vous ayez besoin de nous la demander. Vous devez rester ici pour que vos Elus successifs participent au maintien de l'existence de cette planète, malgré la vermine qui l'envahit. Ayez toujours confiance en vos Elus et leur Destinée et croyez en notre protection. Continuez à vivre et embellir votre coin de planète sans vous soucier d'autre chose. Seuls vos Elus devront se préoccuper de l'envahisseur."

Sur ces paroles il repartit comme il était venu, au galop, sur un cheval blanc.

Et c'est tout à fait ce que firent les parents de Nyzathiel, tout en espérant secrètement le revoir un jour avant de mourir. Mais les années passèrent et ils moururent sans nouvelles de leur fils mais en ayant transmis tout ce qu'ils savaient à leurs enfants. Ces derniers firent de même, sans mettre une seule seconde la parole de leurs parents en doute. Ils eurent eux-mêmes des enfants à qui ils transmirent leur savoir et ainsi de suite jusqu'à ce que la Lignée soit suffisamment importante pour voir l'apparition des Vénéralants du Souvenir qui avaient pour mission de transporter l'histoire du premier Elu jusqu'à l'apparition du second et ainsi de suite. D'autres générations virent le jour sans que pour autant personne n'ait vent de la réelle existence de l'Elu, ni de la menace humaine. Certains des plus jeunes membres de la Lignée commençaient à douter et c'est à ce moment que réapparut l'Elu. Personne n'eut besoin qu'il se présente pour le reconnaître. Il fut reçu avec chaleur, amour et bénédiction par toute la Lignée. Les plus jeunes le harcelaient de questions et le pressaient de raconter ses aventures. Ce qu'il fit après un bon repas et une bonne nuit de sommeil. Il invita alors les Vénéralants du Souvenir à noter son récit pour qu'ils puissent le transmettre au futur Elu, qui ferait de même ensuite et le suivant après lui et encore, jusqu'à l'extinction - peu probable - de la Lignée.

Petit, je fus donc élevé avec les histoires d'Elus et de leurs aventures qui me faisaient rêver. Rien ne me prédisait que j'allais être le suivant, jusqu'au jour où

le quatre mille deux cent vingt troisième Elu fit revint au village. Je devais avoir aux alentours de dix-huit ans et je m'occupais du potager, tout près de la frontière sablonneuse de notre territoire lorsque j'entendis une voix grave et inconnue m'interpeller :

"Ah, quel bonheur de revenir à ses origines et de trouver son successeur sans avoir à le chercher !"

Je me relevais précipitamment et regardait l'homme qui se trouvait devant moi. Grand, musclé de façon presque exagérée, il ressemblait à un guerrier barbare des histoires de conteurs lors des grandes veillées du village. Sa peau burinée par les soleils était d'une couleur si foncée qu'on avait du mal à croire qu'il était de notre Race. Mais ses yeux ne trompaient point. Il était bien l'Elu qui revenait. Contrairement à tout ce que j'avais entendu sur les retours des Elus, celui-ci se fit le plus discret possible. Il s'assit sur un rocher à proximité et m'invita à venir l'écouter.

Je m'assis avec lui et l'encouragea à parler.

"Te sens-tu prêt, mon garçon, à porter le fardeau de l'Elu sur tes frêles épaules, et à mener à bien la mission qui t'incombe ?" me demanda-t-il d'un air sérieux.

"Oui, je me sens prêt, lui répondis-je sur le même ton.

- Alors écoute bien, dit-il en baissant d'un ton, car je vais te raconter mon histoire et tu comprendras alors quelle est ta Destinée."

A la fin de son récit, je restai interloqué tellement son aventure était des plus périlleuse et fascinante. Ce qui laissait présager que la mienne allait l'être au moins autant !

"Es-tu toujours aussi prêt, maintenant que tu connais mon histoire, à reprendre le flambeau et accomplir ta Destinée ? dit-il en me regardant et en souriant.

- Oui, et de toute façon, personne n'échappe à sa Destinée, alors mieux vaut aller de l'avant, lui répondis-je d'un ton ferme et résolu.

- Alors c'est parfait, reprit-il. Je n'en attendais pas moins de toi, bien que j'aurais cru que tu sois plus âgé. Mais soit, de toute façon, l'Elu reste l'Elu ! Voilà la sacoche. Pars maintenant, sans te retourner, et accomplis ta Destinée. Grâce à toi, toute la Lignée pourra survivre aux humains !" et il me laissa là, sur mon caillou, non sans m'avoir dit de ne pas trop tarder à partir.

Après quelques minutes de réflexion, je me décidai enfin à me lever, passant la sacoche à mon épaule et marchant vers ma destinée.

Aujourd'hui, bien des années après ce jour, me voilà sur le point de retourner chez moi, en laissant derrière moi une poignée d'humains désespérés et dans l'incompréhension totale des événements de ces derniers jours qui marquent la fin de leur prolifération sur notre belle planète. C'est pourquoi je voulais leur raconter cette histoire, leur dire qu'ils n'étaient pas les bienvenus ici, que cette planète ne leur appartenait pas comme ils pensaient le croire dès leur arrivée ici et que leur arrogance envers les choses naturelles de la planète n'a fait que

renforcer la détermination des Elus de mon peuple à vouloir les faire partir au plus vite.

Nous avons dû utiliser tous les moyens à notre disposition pour vous faire comprendre qu'il vous fallait aller trouver refuge ailleurs. Certes les moyens les plus convaincants ont été radicaux : des brèches inexplicables dans votre bouclier, des maladies contre lesquelles vous ne pouviez rien malgré vos connaissances et dont nous sommes tous des "porteurs sains", des guerres civiles dévastatrices que nous avons eu peu de mal à déclencher, tout ça, car tous les moyens utilisés par les Elus avant moi n'ont rien fait : les suggestions les plus délicates et sensées que nous avons réussi à glisser dans les esprits de vos dirigeants, les décisions sages et logiques prises par ces derniers après mûres réflexions, tout ça a toujours été réduit à néant en quelques minutes par un subordonné stupide et assoiffé de pouvoir que vos dirigeants ont préféré écouter plutôt que se laisser convaincre par la raison.

Votre race préfère la destruction massive des siens plutôt que d'avouer qu'elle s'est trompée, de planète, de façon de s'implanter, de façon de vivre...

Et malgré tout ça, j'éprouve énormément de sympathie pour nombre d'entre vous que j'ai eu l'occasion de rencontrer au fil de mes aventures parmi vous et je suis profondément peiné de la catastrophe que j'ai déclenchée au sein de votre peuple. Mais si vous aviez été raisonnables dès le début, tout ceci ne serait pas arrivé et, à l'heure qu'il est, vous seriez vraisemblablement sur une autre planète, la bonne cette fois, nombreux et heureux. Et moi je serais chez moi, parmi les miens, sans cette amertume qui me serre le cœur.

Par Staifany.

|| RUBRIQUES DU JOURNAL ||

Philosophies de hamsters :

"Dans l'univers de Fadrax , il est conseillé de toujours avoir une paire de lapins sur soi. La raison n'en a jamais été expliquée, mais tous les aventuriers étant partis avec une paire de lapins, et qui sont revenus, sont d'accord sur ce point."

Théories de comptoir, par René Fertity.

Les Tablettes de Tzun :

Les Voies de ce Monde

Il est évident par dessus tout que ce monde n'est pas le seul, qu'il existe plusieurs mondes, que des Portes que l'on nomme les Voies les relie entre eux, mais il faut bien plus qu'atteindre leur seuil pour les traverser.

Ainsi donc il est très fréquent que même les plus aptes à passer d'un monde à l'autre se retrouve impuissant devant la Porte, ou pis encore, qu'une fois la Porte traversée, celui qui l'a tenté se retrouve au point de départ. Alors seules Deux possibilités s'ouvrent à lui. Si son esprit est suffisamment éclairé il le remarquera et la Voie s'ouvrira à nouveau pour lui.

Si par contre vous n'êtes pas aptes à le constater pour une raison ou pour une autre, "laissez-moi espérer que votre esprit ne restera en cette demeure éphémère".

Tzun Sen Nohr, Par4.2vS-9B, T4R, "Les Tablettes de Tzun"

☐Traduction du Texte Originel par Beta', Protecteur du Savoir Ancestral

[L'image du mois est publiée sans l'accord de Rackham .]

[Les textes d'auteurs externes à la rédaction sont publiés sans accords de ceux-ci, sauf mention contraire .]

L'adresse du journal : || <http://www.journal-fadrax.fr.st/> ||

L'adresse mail de la rédaction : Fadrax@yahoo.fr

Phrases hors de propos :

. **Moi franchement les J.O ça me stresse. Je m'imagine à la place des athlètes alors forcément...**

. **... Et si ma tante en avait, on l'appellerait mon oncle.**

. **Les abeilles sont nos amis ! Allez, tous en chœur : " mayaaaaaaa, petite bzzz bzzzz ! "...**

. **Hé les gars vous n'allez pas me croire, il fait beau dehors, et ça dur depuis au moins dix minutes déjà !**

. **Six serpents persiflent et sifflent sur ce sacré sire Sammy le Sot ! Si c'est ça, c'est sûr, ça sœur sifflera ses sbires qui s'assureront que ces serpents sortent du salon ! Merci.**

. **Qui ose ne pas connaître la recette du cheval-melba avec son nappage de cosaque ?!**

